

ŒUVRES

DE MADAME

DE STAAL.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. LV.

B

S



LONDON

PRINTED BY J. JOHNSON, ST. PAULS CHURCH-YARD

M. DCC. LXXV.

L'ENGOUEMENT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR

MADAME DE STAAL,

A ij

A C T E U R S.

ORPHISE.

AGLAÉ, *fille d'Orphise.*

DAMIS, *fls d'Orphise.*

DORANTE, *ami d'Orphise.*

ERASTE, *ami de Dorante.*

VALERE, *fls d'Erase.*

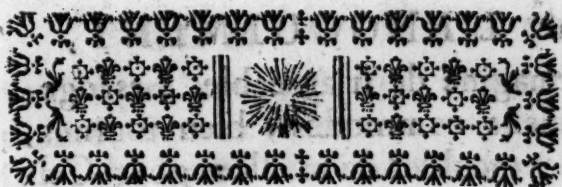
JUSTINE, }
SOPHIE, } *femmes d'Orphise.*

M. TRIFFIN, *intendant d'Orphise.*

Un PORTE-BALLE.

DUVAL, *valet de chambre d'Orphise.*

La Scène est dans un salon du château d'Erase.



L'ENGOUEMENT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR MADAME DE STAAL.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

LA maison , les jardins , les
vues , les entours m'enchantent.
Bois , forêts , rivières , canaux ,
tout ce qu'on peut vouloir se trou-
ve ici. Je n'ai jamais rien vu , rien

A iij

6 L'ENGOUEMENT,

imaginé de si agréable. Les logemens commodes, bien tournés, les meubles du meilleur goût. Cela est parfait.

DORANTE.

Mon ami Erasme sera charmé de vous entendre si bien louer sa demeure : Il s'appercut dès hier, à votre arrivée, que le château vous plaisoit, & en fut transporté de joie. Je me fçais gré de vous l'avoir indiqué, pour vous épargner une trop grande journée, ou la mauvaise nuit d'un cabaret.

ORPHISE.

Vous avez bien fait, Dorante, de m'applanir les difficultés de ce voyage, puisque c'est vous qui m'y avez embarquée. Il est vrai qu'il y a longtemps que je voulois aller au couvent de ma fille, pour faire connoissance avec elle; mais sans l'appas de voir ce lieu-ci & d'y

COMÉDIE. 7

venir avec vous, j'aurois encore différé. Sçavez - vous ce que j'ai fait ? Au lieu d'aller demain à ce triste couvent, où il me faudroit voir l'abbesse, les religieuses, me fatiguer & m'ennuyer, j'ai envoyé cette nuit une chaise de poste à ma fille, avec une de mes femmes, pour me l'amener ici : & comme il n'y a pas loin, je compte qu'elle va bientôt arriver. Vous dirai-je tout ? C'est que je trouve ceci tellement fait pour moi, que je suis résolue de n'en sortir de ma vie.

DORANTE.

C'est ce qui s'appelle compter sans son hôte; car le vôtre n'a pas envie de se défaire de sa maison : il l'a rebâtie, y demeure, & en fait ses délices.

ORPHISE.

Oh ! je l'aurai, monsieur, à quelque prix que ce soit, quand

A iv

8 L'ENGOUEMENT;

j'y devrois mettre tout mon bien.

DORANTE.

Eh non, madame, vous ne l'aurez pas : c'est une terre de temps immémorial dans la famille d'Erasme, qui n'a que faire de votre bien, mais qui voudra conserver le sien.

ORPHISE.

Eh bien ! qu'il garde son bled & ses herbes, je n'en suis pas curieuse ; mais je veux l'habitation & les promenades : il ne m'est pas possible de m'en passer.

DORANTE.

Peut-être qu'Erasme pourroit vous la prêter.

ORPHISE.

Non, j'en veux la propriété. Il faut que je sois sûre d'y vivre, & d'y mourir. Il n'y a qu'à chercher les moyens : je me prêterai à tout...

DORANTE.

Mais, dites-moi, je vous prie,

que feriez-vous à la campagne ,
vous qui ne trouvez jamais assez
de monde ni à Versailles , ni à Pa-
ris ? Pensez-vous qu'à vingt lieues
vous en eussiez davantage ?

ORPHISE.

Vous croyez donc que j'aime le
monde ? Je l'ai en horreur. La
cour , la ville , les hommes , les
femmes , la galanterie , tout cela
m'est devenu odieux : Je suis dé-
tachée même de moi : Figure , pa-
rure , je ne tiens plus à rien. C'est
de bonne heure ; mais enfin , cela
est comme cela. J'ai vu , au mo-
ment que je suis arrivée ici , que
rien ne me convient mieux , que
de quitter tout ce fracas que je
trouve insupportable.

DORANTE.

Eh ! vous vivrez dans la retraite ?

ORPHISE.

A merveille.

A y

10 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.
Quoi ! toute seule ?

ORPHISE.
Pas absolument. J'ai fait mes plans toute la nuit, ils sont ravissans. Ma fille va arriver ; je la garderai avec moi. Je ne l'ai pas vue depuis son enfance ; elle me sera presque une compagne : Je la marierai, c'est encore quelqu'un. Je veux la donner à un homme qui me convienne.

DORANTE.
Il sera à propos qu'il lui convienne aussi.

ORPHISE.
Oh ! tout lui sera bon. D'ailleurs on fait assez pour ses enfans ; il est raisonnable de songer un peu à soi. Je compte aussi marier mon fils avec les mêmes conventions. Je l'attens ici, je ne sçais pourquoi il n'est point encore ar-

COMÉDIE. 11

rivé. Tout cela me composera une société agréable, & je vivrai ce qui s'appelle en famille. De plus, il me faut un ami de confiance, occupé de moi, sans que je le sois de lui; un ami intime: cela est bon à cent choses. Dorante, vous le ferez. Je vous dis déjà toutes mes affaires, tout ce que je pense.

DORANTE.

Vous me faites trop d'honneur, madame: Mais il me semble que je ne vous suis pas encore assez connu pour mériter une préférence si flatteuse.

ORPHISE.

Bon, vous n'y entendez rien: On ne peut pas faire ses amis des gens qu'on connoît. On leur trouve tant de travers, qu'il n'y a pas moyen de s'en accommoder. Ceux avec qui j'ai vécu jusqu'à présent,

A vj.

12 L'ENGOUEMENT;

sont à tuer : les uns ennuyeux , les autres ridicules , extravagans , fous ou imbécilles. Voilà ce qui fait que je quitte le monde.

DORANTE.

J'ai grand'peur , madame , qu'en peu de temps , vous ne me trouviez pis que tous ces gens-là.

ORPHISE.

Non , non. Vous avez de l'esprit : vous connoissez le monde , & sans doute vous ne l'estimez pas ; nous en dirons la rage ensemble. Cela nous occupera ; car il faut de l'occupation à la campagne.

DORANTE.

Il y a bien des heures dans la journée ; je doute que l'emploi de médire puisse les remplir toutes.

ORPHISE.

N'aurons - nous pas tous les amusemens champêtres ? Les jours

COMÉDIE. 13

seront trop courts pour tout ce que nous aurons à faire. Nous chasserons ; j'aime la chasse à la fureur. Pour nous reposer, nous irons à la pêche, c'est un amusement doux & tranquille : on y rêve le plus agréablement du monde. Nous avons encore la voliere, qui me fournira mille plaisirs. Le soir on voit rentrer les troupeaux, on goûte le lait : tout cela est charmant. Dès aujourd'hui je pêcherai, je verrai les vendanges & la ménagerie ; j'essaierai tous les divertissemens de la campagne ; mais je ne les goûterai qu'autant que je serai fure d'en jouir toujours.

DORANTE.

Voilà bien du champêtre ! N'y mêlerez-vous pas un peu de jeu ?

ORPHISE.

Je déteste le jeu, la séquelle des joueurs, & ne puis plus goû-

14 L'ENGOUEMENT,

ter que les plaisirs qu'offre la nature dans les lieux qu'elle prend soin d'embellir. Ayons donc bien-vîte celui-ci. Parlez tout à l'heure à Erasme : les retardemens me font mourir.

DORANTE.

Mais, madame, n'avez-vous pas déjà eu des maisons de campagne, dont vous étiez charmée, qui ont cessé de vous plaire ?

ORPHISE.

C'étoit bien la même chose ! de petites guinguettes, de fausses campagnes, que j'avois, parce que tout le monde en a ; que je croyois aimer, & que je n'aimois pas. La différence est infinie, entre ce qu'on fait sans sçavoir pourquoi, & ce qui part d'un goût déterminé, comme celui que j'ai pour la solitude.

COMÉDIE. 15

DORANTE.

J'ai peine à croire qu'il dure,
& que vous puissiez vous passer du
monde.

ORPHISE.

Mais, songez donc comme il
est fait : les hommes faux, les fem-
mes tracassières, des dégoûts à la
cour, des miseres à la ville.

DORANTE.

Tout ce qui vous plaira : Mais
vous n'aimerez pas longtemps la
retraite.

ORPHISE.

Cesse-t'on d'aimer ce qui est vé-
ritablement aimable ?

DORANTE.

De bonne foi, n'avez-vous ja-
mais trouvé des choses & même
des gens à votre gré, & qui n'y
ont pas toujours été ?

ORPHISE.

Sans doute ; mais ce sont des

16 L'ENGOUEMENT,

surprises : & l'indignation d'avoir été séduite , donne de l'horreur pour ce qui a plu sans avoir droit de plaire. Plus on a de goût pour les choses parfaites , plus est-on exposé à les croire où elles ne sont pas.

DORANTE.

Voilà une excuse générale pour toutes les inconstances.

ORPHISE.

L'obstination à soutenir un mauvais choix , vous paroît-elle une qualité respectable ? Pour moi , je ne le pense pas. Nous sommes tous sujets à l'erreur : le prompt aveu de nos méprises en est , ce me semble , le meilleur remède.

DORANTE.

Cette recette est d'un grand usage : j'aimerois pourtant mieux les préservatifs.

COMÉDIE. 17

ORPHISE.

Que voulez-vous dire ? les pré-
servatifs ?

DORANTE.

Se presser un peu moins de ju-
ger , de choisir. Mais voici le sei-
gneur châtelain , qui vient vous
rendre ses hommages.

SCENE II.

ORPHISE, DORANTE,
ERASTE.

ERASTE.

SEROIS-JE assez heureux , ma-
dame , pour que vous vous fussiez
trouvée bien chez moi ?

ORPHISE.

Si bien , monsieur , que j'y veux
demeurer.

18 L'ENGOUEMENT,

ERASTE.

Madame, c'est un honneur auquel je ne m'attendois pas : mais je n'épargnerai rien , pour vous rendre agréable le séjour que vous voudrez y faire.

ORPHISE.

Comment , monsieur , le séjour ? Je n'en veux jamais sortir.

ERASTE.

Plus vous y resterez , madame , plus vous honorerez la maison , & le maître du logis.

ORPHISE.

Non , non , monsieur , ce ne sont pas des complimens que je vous demande ; c'est votre maison elle-même. Voyez quel arrangement vous voulez prendre , fixez le prix , reglez les conditions : j'en passerai par tout ce qu'il vous plaira.

COMÉDIE. 19

ERASTE.

Je suis au désespoir, madame, de vous refuser une chose que vous paroissez désirer ardemment. Mais cette terre est un bien de famille, dont je ne puis me défaisir, pour quelqu'offre que ce soit. D'ailleurs, je serois incapable de mettre à prix l'avantage qu'elle a de vous plaire, & d'en vouloir rien au-delà de sa valeur. Mais si vous voulez faire quelque belle & bonne acquisition, je vous indiquerai dans ce pays-ci des terres à vendre, bien bâties, & dans des situations encore plus agréables que celle-ci.

ORPHISE.

Non, je n'en veux aucune autre. Je ne songeois pas à acheter des terres : j'en ai que je n'ai jamais vues & ne verrai jamais. Je ne me soucie point du revenu ; mais cette jolie habitation m'est

20 L'ENGOUEMENT,
devenue absolument nécessaire.

ERASTE.

Madame, il faut tout vous dire.
J'ai promis à mon fils de la lui
céder en le mariant, & je ne puis
manquer à cet engagement.

ORPHISE.

Ah! monsieur, voilà qui est le
plus heureux du monde! J'ai une
fille à marier, je la lui donnerai :
j'achèterai la maison ; car je veux
qu'elle soit à moi. Mais pour qu'elle
ne sorte pas de votre famille,
je la leur assurerai par le contrat de
mariage.

ERASTE.

J'ai oui parler avec éloge de
mademoiselle votre fille. Je con-
nois sa naissance ; elle jouit de son
bien paternel qui est considérable ;
je crois ne pouvoir faire une allian-
ce plus avantageuse. Il ne reste
qu'à sçavoir si mon fils vous fera

COMÉDIE. 21

agréable , & s'il pourra plaire à mademoiselle votre fille.

ORPHISE.

Soyez sûr qu'il me plaira : c'est assez. Je réponds de ma fille.

ERASTE.

Je vais donc voir s'il est revenu de la chasse , & j'aurai l'honneur de vous le présenter.

ORPHISE.

Ah ! votre fils aime la chasse ? j'en suis ravie Que nous chasserons ensemble !

SCENE III.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

IL n'y a qu'à bien vouloir , on vient à bout des choses les plus dif-

22 L'ENGOUEMENT,

faciles. Voyez comme mes affaires s'arrangent. J'ai la maison, je marie ma fille; tout cela dans le moment va être fait. Ne suis-je pas trop heureuse?

DORANTE.

Plus heureuse que sage. Vous achetez une maison sans sçavoir ce qu'elle vaut; vous mariez votre fille sans sçavoir à qui. Je sçais, moi, que c'est un excellent sujet, un homme riche & de qualité; mais vous n'en sçavez rien.

ORPHISE.

Je le suppose; & vous voyez que je n'ai pas tort.

DORANTE.

J'ai admiré, sans dire un mot, la diligence avec laquelle vous avez décidé tant de choses importantes, sans y faire la moindre réflexion: en voici une où je m'arrête. Vous allez faire une acqui-

COMÉDIE. 23

tion considérable ; avez-vous de quoi la payer ?

ORPHISE.

Oh ! je ne sçais pas cela. Mais heureusement , Triffin mon intendant m'a suivi, pour quelques comptes qu'il avoit à régler à ce couvent ; & il est ici. Je vais lui parler : C'est un homme admirable , plein d'expédiens , qui me sert à ravir , le seul de mes domestiques dont je m'accommode.

DORANTE.

C'est donc un fort honnête homme ?

ORPHISE.

Oh ! non. Il me vole , mais je le sçais ; je ne suis pas sa dupe.

DORANTE.

Ah ! c'est assez.

ORPHISE.

Les honnêtes gens sont insupportables : ils se contentent d'être

24 L'ENGOUEMENT,

honnêtes gens , ils ne cherchent point à plaire : leur devoir expédié , ils croient que tout est fait : ils contrarient , voudroient vous imposer des loix , & se rendent tout-à-fait à charge. J'en ai l'expérience. J'avois avant celui-ci un intendant ; c'étoit la probité même. Il avoit mis mes affaires dans le plus bel ordre du monde ; ma maison , mes gens exactement payés ; tout étoit bien , hors moi qu'il laissoit sans sol ni maille. Il se piquoit de prendre mes intérêts ; me donnoit des avis quand je n'en voulois point : j'étois son martyr , son souffre douleur : il fallut bien m'en défaire.

D O R A N T E.

Et heureusement vous avez trouvé le contrepied ?

O R P H I S E.

Triffin est sec & bourru ; mais
il

COMÉDIE. 25

il fait tout ce que je veux, & j'ai toujours de l'argent.... Ah! le voici lui-même.

DORANTE.

Je vous laisse ensemble.

SCENE IV.

ORPHISE, M. TRIFFIN.

M. TRIFFIN.

MADAME, j'ai à vous parler de fâcheuses affaires.

ORPHISE.

Laiçons-les là, M. Triffin. J'en ai d'autres à vous dire, bien plus pressantes.

TRIFFIN.

J'en doute.

ORPHISE.

J'achette cette maison, la terre

Tome III,

B

26 L'ENGOUEMENT,

& tout ce qui s'ensuit ; & cela tout
à l'heure.

TRIFFIN.

Avec quoi achetez-vous cette
terre, cette maison ?

ORPHISE.

~~Avec quoi ? Avec de l'argent.~~

TRIFFIN.

Où le prendrez-vous ?

ORPHISE.

Je le prendrai où on en trouve.

TRIFFIN.

Ce ne sera pas dans vos coffres ;
ils sont bien vuides.

ORPHISE.

Il faut emprunter.

TRIFFIN.

Sur quoi ?

ORPHISE.

Sur mes terres.

TRIFFIN.

Elles sont saisies : C'est ce que
je venois vous apprendre.

COMÉDIE. 27

ORPHISE.

Vous souffrez cela , monsieur Triffin ?

TRIFFIN.

Eh ! comment l'empêcher ?
Vous prenez toujours , & rien ne se paie.

ORPHISE.

Ce ne sont pas des remontrances qu'il me faut , c'est de l'argent.

TRIFFIN.

Je n'en sçais pas faire.

ORPHISE.

Qui plus est , je marie ma fille : voyez si tout cela se fera sans argent.

TRIFFIN.

De combien cette acquisition ?

ORPHISE.

Je n'en sçais pas un mot.

TRIFFIN.

Cela seroit pourtant bon à sçavoir ... Vous souciez-vous d'avoir

28 L'ENGOUEMENT;

encore cette maison après votre mort?

ORPHISE.

Non : mais cette question est choquante.

TRIFFIN.

Passiez cela , & l'achetons à vie : laissez-leur la terre ; voilà la somme bien réduite. Alors on pourroit... N'avez-vous pas vos pierreries ? Je connois un homme en ce pais-ci...

ORPHISE.

: Mes pierreries, monsieur Triffin ? Pour rien au monde je ne les lâcherai.

TRIFFIN.

Oh bien, laissez cette maison & ce mariage dont vous n'avez que faire : si vous en êtes si engouée, n'y pourra-t'on pas revenir dans un autre temps ? Ce château fera toujours à sa place.

COMÉDIE. 29

ORPHISE.

Il me le faut tout à l'heure , ou point.

TRIFFIN.

Ou point ... je m'en tiendrais-là... Un mariage n'est pas si pressé. Une maison de campagne , qu'en ferez-vous?

ORPHISE.

Je la veux , monsieur Triffin , je la veux dans le moment. Je n'en démordrai pas. Voilà du monde ; nous acheverons tantôt cet entretien.



30 L'ENGOUEMENT,

SCENE V.

ORPHISE, DORANTE,
ERASTE, VALERE.

ERASTE.

MADAME, j'ai l'honneur de vous présenter mon fils qui est transporté de joie, pénétré de reconnaissance des intentions que vous avez pour lui.

ORPHISE.

En vérité, monsieur, je crois que je ne puis mieux faire : Voilà une physionomie qui me répond de l'heureux sort de ma fille ; & c'est avec le plus grand plaisir du monde que je la lui donne.

VALERE.

Ah ! madame, si vous sçaviez

COMÉDIE. 31

de quel excès de bonheur vous me comblez, vous seriez contente de votre ouvrage.

ORPHISE.

Vous ne connoissez pas ma fille : Je suis surprise de votre ravissement.

VALERE.

Je n'ignore pas combien elle a de charmes; & l'honneur de vous appartenir, madame, suffiroit seul pour me rendre heureux.

ORPHISE.

Vous sçavez, monsieur, que je désire beaucoup la maison qui vous étoit destinée. Mais vous n'en jouirez pas moins : nous y vivrons ensemble ; je ne puis me séparer de ma fille, & je serai fort aise que vous soyez toujours avec moi. Je vous laisse la terre. Je ne veux que la maison ; je l'achèterai à vie, si vous le trouvez bon, afin que le

Biv

32 L'ENGOUEMENT,
paiement en soit plus facile , plus
prompt , & que le retour vous en
soit plus assuré.

V A L E R E .

Ah ! madame , elle sera trop
payée de toutes les graces que vous
me faites. Si mon pere y consent ,
nous n'y mettrons pas d'autre prix.

E R A S T E .

Je loue votre façon de penser ,
mon fils ; mais en fait d'affaires , il
faut moins suivre les mouvemens
de son cœur que les regles éta-
blies : c'est l'avantage des uns &
des autres , & madame est dispo-
sée à s'y assujettir.

D O R A N T E .

Elle ne voudroit pas que cela
fût autrement.

O R P H I S E .

En peut-on douter ? Oh l'heu-
reux pere ! Votre fils , monsieur ,
est charmant ; & je sens que je l'ai-

merai pour le moins autant que ma
fille. Mais je crois que la voilà elle-
même.

SCENE VI.

ORPHISE, DORANTE,
ERASTE, VALERE,
AGLAÉ, JUSTINE.

ORPHISE.

JUSTINE, c'est donc là ma
fille?

JUSTINE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

Elle est charmante; belle, très-
belle, faite à peindre. Valere, qu'en
dites-vous?

VALERE.

Madame, elle vous ressemble.

B v

34 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Après ce que j'ai dit, je n'ose en convenir ; mais il est vrai que c'est à s'y méprendre. Croit-on que je ne ferai pas heureuse de vivre ici avec cette jolie créature ? Et vous, ma chere enfant, serez-vous contente d'y demeurer avec moi ?

AGLAE.

Je me trouverai, madame, également bien, partout où j'aurai le bonheur d'être avec vous.

ORPHISE.

Elle a autant d'esprit que de beauté : entendez - vous ce qu'elle dit ? .. (*Elle l'embrasse.*) Des manieres, des graces ... (*Aglæ lui baise la main.*) J'avoue que je l'aime déjà à la folie. Serez-vous fâché, Erasme, d'avoir cette belle fille ? Ne sera-t-elle pas bien assortie avec votre fils ? C'est Psyché & l'Amour.

COMÉDIE. 35

ERASTE.

Quel présent vous nous faites,
madame ! Soyez sûre que nous en
sentons tout le prix.

DORANTE.

Songez à vous en assurer , sans
perdre de temps.

ORPHISE.

En effet , nous n'avons rien de
mieux à faire , que de conclure
bien vite tous nos traités. Vou-
lez-vous , messieurs , passer dans
mon cabinet ? nous y ferons venir
nos gens d'affaires.

DORANTE.

Ensuite nous dînerons , comme
simples témoins : n'oublions pas
cet article.



36 L'ENGOUEMENT,

SCENE VII.

AGLAÉ , JUSTINE.

AGLAÉ.

SE peut-il bien qu'un bonheur si inespéré m'arrive en un instant? Mais cette fortune rapide ne se démentira-t'elle point?

JUSTINE.

Votre joie me surprend , ma-demoiselle. Est - ce un si grand bonheur d'épouser quelqu'un que vous ne connoissez pas?

AGLAÉ.

Que je ne connois pas? Ah! Justine , dans le transport qui m'agite , je ne puis garder mon secret. Je vous crois prudente & dans mes intérêts. Vous n'en ferez qu'un bon usage. Il y a long-

COMÉDIE. 37

temps que Valere est attaché à moi.

JUSTINE.

Et vous à lui? Mais comment, dans ce couvent de campagne, avez-vous fait cette connoissance?

AGLAE.

Il revenoit de l'armée; l'abbaye où j'étois se trouva sur sa route: un des murs qui borde ce grand chemin étoit tombé. Tout le monde y entroit: il entra comme les autres, me vit, & ne songea plus qu'aux moyens de me voir. Il inventa mille stratagêmes, pour arriver à ma grille, & m'y faire venir. Je scus que sa condition étoit fortable à la mienne, ses intentions irréprochables. Aussi contente de son respect que de ses empressemens, je crus pouvoir m'engager avec lui. Nous ne son-

38 L'ENGOUEMENT,

gions qu'à rendre ma mere favorable à nos vues. Il la fit pressentir sur mon établissement, sans se nommer; elle en rejetta la proposition bien loin. Enfin il se confia à Dorante, intime ami de son pere & de lui; & l'engagea de faire connoissance avec ma mere, pour nous servir.

JUSTINE.

C'est Dorante, en effet, qui lui a inspiré le désir de vous voir, & lui a proposé, pour rendre son voyage plus commode, de s'arrêter en chemin chez son ami, le pere de votre amant. Rien n'étoit mieux imaginé. Mais la fortune vous a bien secondée, par la passion effrénée que madame a prise pour cette maison: & si vous pouvez conclure votre affaire avant que sa fantaisie soit passée, tout ira bien.

AGLAË.

Je crois que je n'en ai rien à craindre. Ma mere a pris tant de goût pour moi, qu'elle voudra me rendre heureuse. Non-seulement je lui plais, mais Valere l'a charmée.

JUSTINE.

Ne vous y fiez pas. Terminez le plutôt qu'il sera possible. Madame s'enflamme aisément; mais cet embrasement s'éteint de même. J'en ai l'expérience. Je lui ai plu d'abord, autant que je lui déplais à présent; & je vois qu'elle va se défaire de moi. Je m'en console, quoique sa condition soit bonne: car dès qu'elle a fait faire une robe, elle ne veut plus la mettre, & j'en profite. Mais elle a encore plus de caprices que de robes; & l'on n'y peut pas tenir.

AGLAË.

Ah! Justine, que vous m'alla-

40 L'ENGOUEMENT,

mez ! Il faut engager Dorante à
presser ma mere de finir. Mais le
voici.

S C E N E V I I I .

AGLAÉ, JUSTINE ;
DORANTE, VALERE.

D O R A N T E .

BELLE Aglaé , je vous ai
mieux servie que je ne l'espérois ;
je touche au moment d'assurer vo-
tre bonheur , & celui de mon ami :
ne suis-je pas moi-même trop heu-
reux ?

A G L A É .

Hélas ! monsieur , ce qui n'est
pas fait est toujours incertain.

D O R A N T E .

Le plus fort est terminé : voilà
madame votre mere en possession

COMÉDIE. 41

de cette maison, l'objet de ses desirs; on vient d'en dresser l'acte, aux conditions qu'elle a faites elle-même. Valere ni son pere ne se rendront pas plus difficiles sur les conventions de votre mariage.

AGLAË.

Que Valere est heureux d'avoir un ami tel que vous! Du partage de ses biens, voilà celui, Dorante, sur lequel je prétens ne rien relâcher de mes droits.

VALERE.

Quel droit n'auriez-vous pas sur moi, si cette amitié que vous n'y réclamez mettoit des bornes? J'oublie que je suis venu pour vous avertir qu'on va se mettre à table.

Fin du premier Acte.

42 L'ENGOUEMENT,



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

AGLAË *seule.*

LES voilà donc qui vont signer
le marché de cette maison : mais
finiront ils en même-temps. ce qui
me regarde ?

SCENE II.

AGLAË, JUSTINE.

AGLAË.

NE sçais-tu rien , Justine ?

JUSTINE.

Je sçais que l'argent qu'il fal-
loit est trouvé ; mais c'est à des con-

COMÉDIE 43

ditions dures. Monsieur Triffin a déclaré qu'il ne pouvoit rien faire, s'il n'avoit ses pierreries à mettre en gage pour quelques jours. Le contrat étoit fait, la somme promise, le désir ardent : il n'y a pas eu moyen de reculer. Madame est venue toute effarée me demander sa cassette. Elle avoit les larmes aux yeux, jettoit de profonds soupirs : je ne l'ai jamais vue si touchée. Ledit monsieur Triffin a transformé en un clin d'œil les diamans en or & en bons billers ; le tout a été livré & acheté, & la maison cédée.

AGLAE.

Et ce qui m'intéresse, Justine, n'en dit-on rien ?

JUSTINE.

Je n'en sçais que jusques-là. Ceci étoit le préliminaire ; il a fallu le finir, avant que de penser à autre chose.

44 L'ENGOUEMENT,

SCENE III.

ORPHISE, AGLAÉ,
JUSTINE.

ORPHISE.

DITES-MOI, Justine, ce que vous faites-là, au lieu de songer à ce que je vous ai ordonné ?

JUSTINE.

Madame, j'ai fait tout ce que vous m'avez dit.

ORPHISE.

Où : mais, c'étoit tout ce que je ne vous ai pas dit, qu'il falloit faire.

JUSTINE.

Comment le deviner ?

ORPHISE.

Comment ? Comme cela se fait quand on sçait servir. Il n'est pas

COMÉDIE. 45

merveilleux qu'on obéisse à ses maîtres ; les animaux en font autant. On ne montre de l'intelligence, qu'en prévenant leurs desirs.

JUSTINE.

Mais, madame, la crainte d'outrepasser vos ordres. . . .

ORPHISE.

Outrepasser ! . . . Qu'est-ce que cela veut dire ? Outrepasser ! . . . Elle est d'une impertinence insupportable. Vous le voyez, ma fille ; c'est une créature qui me fait mourir. Je ne suis plus servie.

AGLAÉ.

Il me semble pourtant qu'elle a bien du zèle.

ORPHISE.

A mal faire.

JUSTINE.

Madame étoit contente de moi, les premiers jours que j'eus l'hon-

46 L'ENGOUEMENT,

neur d'être à elle : j'en scavois moins qu'aujourd'hui , & je n'avois pas plus d'envie de la contenter.

ORPHISE.

Qui ; mais vous vous y preniez de meilleure grace. C'est à présent une maussaderie, une maladresse qui n'a pas d'exemple. Elle me coiffe à faire horreur. Quelque détachée qu'on soit de sa figure, on ne veut pas faire peur. Il n'y a qu'à voir, je suis toute échévelée.

JUSTINE.

Madame vient de se promener au vent.

ORPHISE.

Retirez-vous , je n'aime pas les insolences. Vous l'entendez : cela se peut-il soutenir ? C'est un grand malheur d'avoir des valets.

COMÉDIE. 47

AGLAË.

J'en connois un plus grand, madame : c'est de n'en avoir pas.

ORPHISE.

Je vous entends ; mais vous allez avoir tout ce que vous voudrez. D'ailleurs il est temps que vous foyez servie.

AGLAË.

J'ai amené de mon couvent une fille aimable & de mérite , qui cherche condition ; elle m'a priée de la conduire jusqu'ici, d'où elle iroit aisément dans un lieu où elle trouveroit de la protection pour se placer. J'ai cru, madame, que vous ne désapprouveriez pas que je lui rendisse ce léger service. Mais si vous permettez que j'aie quelqu'un à moi, je vous demande par préférence cette personne, que je connois, que j'estime, & que j'aime.

48 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Ah ! volontiers. Mais je voudrois la voir ; & si elle me plaît, vous prendriez Justine que je ne puis plus supporter. Où est-elle ? faites-la moi venir.

JUSTINE.

Elle est dans l'entre-sol, sur votre cabinet, dont elle n'est pas sortie. Je vais la chercher. (*Elle sort.*)

ORPHISE.

Et lui dire cent sottises... (*à Aglaé*) Je vois qu'on ne peut être bien servie qu'en changeant de gens tous les jours. Cela est fort désagréable.



SCENE IV.

SCENE IV.

ORPHISE, AGLAÉ,
SOPHIE.

ORPHISE.

AH ! la jolie créature !

SOPHIE.

On m'a dit que madame cherche quelqu'un pour la servir.

ORPHISE.

Il est vrai ; & je serois fort aise que vous pussiez me convenir.

SOPHIE.

Dans la nécessité qui me force à chercher une condition, je n'aurois osé espérer un aussi grand bonheur , madame , que celui d'être auprès de vous.

ORPHISE.

Vous avez servi sans doute ?

Tome III,

C

50 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE.

Hélas ! non , madame.

ORPHISE.

Mais c'est peut-être tant mieux :
Elles prennent un mauvais pli
dans les maisons qui ne font pas
d'un certain air ; & l'on a toutes
les peines du monde à leur ôter.
Vous avez du moins appris à coëf-
fer ?

SOPHIE.

Non , madame.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée ; les coëf-
feuses ont des méthodes généra-
les , avec lesquelles elles n'attrap-
pent jamais l'air du visage : une
main adroite , un goût naturel par-
viennent cent fois mieux aux fi-
nesses de cet art . . . C'est vous qui
vous êtes coëffée ?

SOPHIE.

Oui , madame.

COMÉDIE. 31

ORPHISE.

Oh! c'est du meilleur goût du monde, & avec une entente très-fine. Au surplus, quels sont vos talens?

SOPHIE.

Madame, je brode passablement bien; d'ailleurs je sçais très-peu de choses. Mais l'extrême désir de bien faire m'instruira.

ORPHISE.

Vous sçavez tout; vous sçavez plaire. Ma belle, vous êtes à moi, j'aurai soin de vous rendre heureuse.

SOPHIE.

Ah, madame! il ne me faut rien de plus. (*elle s'éloigne.*)

ORPHISE.

Que vous avez bien fait, ma fille, de l'amener ici! Je n'ai jamais rien vu de plus aimable: elle a l'air noble, & parle tout autrement que

32 L'ENGOUEMENT,

les gens de sa sorte. Quel dommage qu'elle ne soit pas d'une plus haute condition ! il n'y a rien qu'on n'en pût faire. N'est-il pas vrai, ma fille ?

AGLAË.

Quand vous la connoîtrez, vous verrez que son mérite est bien au-dessus de ses agrémens. Voilà mon frere.

SCENE V.

DAMIS, ORPHISE, AGLAË,
SOPHIE.

DAMIS.

AH, ah ! c'est ma sœur !

ORPHISE.

Eh quoi, mon fils ! vous avez l'air bien étonné,

COMÉDIE. 53

DAMIS.

Il est vrai, madame ; j'ai cru ma sœur dans un couvent, & je la vois ici.

ORPHISE.

Vous apprendrez des choses plus surprenantes : au lieu de l'aller trouver, je l'ai fait venir chez moi.

DAMIS.

Chez vous, madame ? c'est-à-dire, où vous êtes.

ORPHISE.

Non ; chez moi. Quand j'arrivai hier ici, c'étoit la maison d'Erasme ; aujourd'hui c'est la mienne. Le goût que j'ai pour les choses parfaites, me permettoit-il de manquer celle-là ?

DAMIS.

Je conviens de ses charmes ; mais ce qui me surprend, c'est que cela ait été fait en aussi peu de temps.

34 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Je veux si fort ce que je veux ;
que rien ne me résiste. Enfin cette
maison va faire le bonheur de ma
vie , je m'y établis pour toujours :
je marierai ma fille & vous aussi ,
mon fils ; cela fera de la compa-
gnie. Nous ferons tous ensemble ;
c'est un projet charmant. Et com-
me je suis en train de faire d'agréa-
bles acquisitions , voilà une jolie
fille que je viens de prendre pour
me servir.

DAMIS.

Pour vous servir ? Mais est-elle
propre à cela ?

ORPHISE.

Ah ! j'en serai contente.

DAMIS.

Cela se peut.

ORPHISE.

Vous ne la regardez seulement
pas !

COMÉDIE. 55

DAMIS.

Pourvu qu'elle vous plaise, madame, elle n'a pas besoin d'autres suffrages.

ORPHISE.

Monfieur est aride de louanges.

SCENE VI.

ORPHISE, AGLAÉ, DAMIS,
DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

SCAVEZ-VOUS, madame, qu'il y a encore plusieurs choses à faire, qui demandent votre présence ? la séparation des meubles compris dans votre marché, l'inventaire à vous remettre.

ORPHISE.

Triffin n'y est-il pas ?

Civ

56 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

De bonne foi , madame , voulez-vous vous rapporter à lui de tout ?

ORPHISE.

Eh bien , mon fils , voyez cela.

DORANTE.

Ah , monsieur ! vous arrivez fort à propos : les choses en iront mieux , si vous vous en mêlez.

DAMIS.

Volontiers. Je vais voir Eraste , & nous finirons ensemble ce qui reste à régler.

ORPHISE.

Mais vraiment , ma fille , il faut aussi que vous alliez faire remettre à Sophie tout ce qui est entre les mains de Justine.



SCENE VII.

ORPHISE , DORANTE.

DORANTE.

Vous ne sçavez pas , madame ,
un des grands agrémens de l'ac-
quisition que vous venez de faire.
Vous avez à deux pas de chez
vous la maison de cette femme que
vous aimez tant , avec qui vous
désiriez si passionnément de vivre.

ORPHISE.

Eh ! qui donc ?

DORANTE.

Quoi ! vous ne vous souvenez
pas que vous passâtes tout un jour ,
il n'y a pas longtemps , à m'entre-
tenir d'une personne charmante ,
de ses graces nobles , de son esprit
fin , de la justesse de son goût ?

C v

58 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Je ne sçais pas qui vous voulez dire.

DORANTE.

La voilà donc oubliée, cette Cidalie?

ORPHISE.

Eh, qu'il l'auroit devinée au portrait que vous en faites? C'est la plus maussade & la plus sottise es-
pece que j'aie jamais vue.

DORANTE.

Mais ce portrait, madame, c'est vous qui me l'avez fait.

ORPHISE.

J'avoue que je l'avois vue dans un faux jour quand je vous en parlai. Nous nous étions rencontrées la veille à un souper où elle ne dit pas un mot : la compagnie étoit détestable, les propos ramassés dans les rues. Je suffoquois d'ennui, de dégoût, d'indignation.

COMÉDIE. 59

Le silence de cette femme me sembla un accord de ses sentimens aux miens ; je crus voir dans ses yeux perfides des réponses à tout ce que je pensois ; & je lui scus gré de penser si bien.

DORANTE.

Et comment lui avez-vous ôté ce que vous lui aviez accordé si libéralement ?

ORPHISE.

Oh ! je l'ai vue depuis : elle s'est développée avec une bavarderie intarissable : en un mot , c'est la plus platte & la plus pitoyable caillette qu'on puisse voir. Je vais donner de bons ordres , pour qu'elle n'aborde pas dans ma maison ; il la faudroit déferter.

DORANTE.

C'est bien fait. Mais raisonnons un peu sur des choses plus sérieuses : Voilà l'affaire qui vous tenoit

Cvj

60 L'ENGOUEMENT,

- tant au cœur heureusement terminée; il nous reste l'autre à régler, qui n'est pas moins intéressante.

ORPHISE.

Quelle autre?

DORANTE.

Eh! le mariage de votre fille.

ORPHISE.

Celle-là n'est pas si pressée.

DORANTE.

Comment donc? N'êtes-vous pas convenue de les finir toutes deux en même temps?

ORPHISE.

Vous me faisiez des reproches ce matin de marier ma fille à quelqu'un que je ne connois pas. Je crois en effet qu'il faut se donner le loisir d'examiner les convenances de cette affaire.

DORANTE.

Mais, madame, Erasme & Valere croiront que vous n'avez songé

COMÉDIE. 61

qu'à les surprendre, & les déposséder d'une maison dont ni l'un, ni l'autre ne vouloient se défaire.

ORPHISE.

Je l'ai bien payée ; qu'auront-ils à dire ?

DORANTE.

Ils diront que vous les avez trompés ; que vous leur manquez de parole ; & que moi, leur intime ami, je me suis employé à les faire tomber dans le piège que vous leur avez tendu.

ORPHISE.

Ils diront ce qu'ils voudront. La maison est à moi par un bon contrat ; ils ne peuvent me l'ôter.

DORANTE.

En vérité, madame...

ORPHISE.

En vérité, monsieur, votre Valere est un fat, qui n'épousera pas ma fille. Vous pouvez lui di-

62 L'ENGOUEMENT,

re. J'ai bien examiné cela pendant le dîner. Il n'a été occupé que d'elle, il ne sembloit pas que je fusse à table. Croyez - vous que je me divertirois beaucoup à être la triste spectatrice de leurs fades amours ? Quand on renonce pour soi-même à la galanterie, aux passions, le spectacle en est odieux. Je veux marier ma fille à un homme fait, incapable de s'aimer ridiculement d'un enfant. Il m'est venu sur cela même une idée qui me plaît extrêmement. Je vous ai déjà dit que je veux que nous vivions ensemble. Il faut que vous épousiez ma fille. C'est un moyen de vous fixer auprès de moi, tout à fait bien-séant ?

D O R A N T E.

C'est donc pour me faire ajouter la trahison envers mes amis, à

COMÉDIE. 63

la supercherie dont ils vont me
soupçonner ?

ORPHISE.

Ah ! oui, je sçais que vous avez
de la morale : de plus , vous êtes
un philosophe qui ne voulez pas
vous marier. Mais ma fille est jo-
lie , & j'ai souvent vu la beauté
faire échouer la philosophie. Fai-
tes-y vos réflexions , je vous lais-
se. Il faut que je parle à Triffin ,
que je soupçonne de m'avoir étran-
gement dupé dans l'affaire que je
viens de conclure.

SCENE VIII.

DORANTE *seul.*

LES charmes de sa fille ne m'ont
que trop touché ; mais l'honneur
& l'amitié me défendent d'y pen-

64 L'ENGOUEMENT,

ser. Songeons plutôt à tirer de
peine ces malheureux amans. Voi-
ci le plus à plaindre.

SCENE IX.

VALERE, DORANTE.

VALERE.

MON cher Dorante, vous venez
d'avoir un entretien, où vous aurez
arrangé tout ce qui nous regarde.

DORANTE.

Ah, Valere ! comment vous an-
noncer le malheur qui vous mena-
ce ?

VALERE.

Quoi donc ? que peut-il être ar-
rivé ?

DORANTE.

Vous avez déplu.

COMÉDIE. 65

VALERE.

Seroit-ce à Aglaé ?

DORANTE.

Non ; mais à sa mere , c'est bien pis.

VALERE.

Doute-t'elle que je ne sois passionné de sa fille ?

DORANTE.

Vous ne l'en avez que trop convaincue.

VALERE.

Et cela lui déplaît ?

DORANTE.

Oui. Vous êtes étonné , mon cher Valere ! Vous ne connoissez pas encore les femmes , tout sentiment dont elles ne sont pas l'objet , les offense. Orphise voudroit que ce fût pour vivre avec elle qu'on épousât sa fille : C'est trop vouloir. Peut-être aussi n'a-

66 L'ENGOUEMENT,

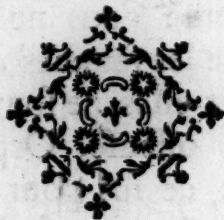
vez-vous pas assez ménagé sa délicate vanité.

V A L E R E.

Ah ! sans doute , il y aura moyen de réparer ma faute. Je ne puis croire qu'Orphise méprise assez ses engagements, pour rompre avec nous.

D O R A N T E.

Vous ne sçauriez trop-tôt lui parler. Et en vous plaignant amèrement d'un changement si imprévu, fondez principalement vos regrets sur le bonheur que vous vous promettiez de vivre avec elle. La voilà heureusement qui revient.



SCÈNE X.

ORPHISE, DORANTE,
VALERE.

ORPHISE.

JE n'ai rien fait de ce que je
voulois faire. Je vois qu'il est
temps de commencer mes exerci-
ces champêtres : Voulez-vous,
monfieur, venir avec moi ?

DORANTE.

De grace, écoutez-nous un mo-
ment, madame. Vous m'avez
chargé d'une commission qui jet-
te mon ami dans le dernier éton-
nement. Il ne veut pas m'en croi-
re.

VALERE.

Non, madame ; j'ose dire que

68 L'ENGOUEMENT,

je ne vous en croirois pas vous-même.

ORPHISE.

Il vous paroît incroyable qu'on change de volonté ? rien pourtant n'est plus ordinaire.

VALERE.

Quoi, madame ! il feroit vrai ; qu'au mépris de votre parole , après m'avoir flatté de l'espérance de vivre avec vous , vous voudriez me rendre l'homme du monde le plus malheureux ?

ORPHISE.

Pourquoi si malheureux de ne pas épouser ma fille ? Sa figure assez gentille vous a porté à la tête : un doux sommeil dissipera cette vapeur.

VALERE.

Ah, madame ! vous riez de ma peine ; vous ne la sentez pas. Où retrouverai-je tout ce que cette

alliance me faisoit envifager ?

ORPHISE.

Si vous m'y comptez pour quelque chose , fixée dans cette maison voisine de vos terres , vous pourrez y venir partager ma solitude , & y séjourner tant qu'il vous plaira. On voit ses voisins , fans que personne y trouve à redire. Ma fille est une marmotte, qui a plus besoin d'un gouverneur que d'un mari : vous êtes trop jeune pour cet emploi. Et si enfin vous vouliez une femme , aisément vous trouveriez mieux. Qu'est - ce que j'entends ?

DORANTE.

C'est un porte-balle que je vois dans la cour.

ORPHISE.

Ah , Dorante ! dites , je vous prie , qu'on le fasse entrer. J'ai be-

70 L'ENGOUEMENT,
soin de cent choses. Cela va bien
nous divertir.

SCENE XI.

ORPHISE, DORANTE,
VALERE.

LE PORTE-BALLE.

Vous allez voir du beau & du
très-beau, du rare & du très-rare.
Voyez cette boëte.

ORPHISE.

Eh, si! elle est exécration.

LE PORTE-BALLE!

Exécration! elle me coûte des
trésors; je parie que vous n'en
avez pas de si belles.

ORPHISE.

Gardez ce beau bijou.

LE PORTE-BALLE.

Oui, oui, je sçaurai bien qu'en

COMÉDIE. 71

faire. Ah ! voilà un étui ; vous n'en avez jamais vu comme celui-là.

ORPHISE.

Non vraiment , & je ferois bien fâchée d'en avoir de pareils ; il est horrible.

LE PORTE-BALLE.

Madame la comtesse , ou marquise , vous êtes bien dénigrante !

ORPHISE.

Si vous n'avez que des horreurs , ce n'est pas la peine de les regarder. Mais qu'est - ce que je vois là ?

LE PORTE-BALLE.

Ah , ah ! c'est le plus beau morceau de la Chine qui en soit encore venu. Je ne suis pas pressé de le vendre ; le roi le prendra.

ORPHISE.

Voyons , voyons. Ceci mérite

72 L'ENGOUEMENT,

attention. Ah ! de fait , cela est beau. Voyez , Valere.

V A L E R E.

Rien de plus admirable.

O R P H I S E.

Qu'en dites-vous , Dorante ?

D O R A N T E.

Rien de plus inutile.

O R P H I S E.

Il est bien question d'utilité à ces choses-là ! Et ne me fera-t'il pas nécessaire quand j'aurai mes piergeries ? C'est bien dans ce moment-ci qu'il me les faudroit , pour les arranger dans ce joli écrin. Le lac est du plus ancien , il est parfait ; personne ne s'y connoît comme moi , & je sçais que ce n'est pas là un morceau à laisser échapper.

D O R A N T E.

Vous vous y prenez bien , pour l'avoir à bon marché !

O R P H I S E,

ORPHISE.

Bon marché , ou non , il faut que je l'aie. Quand on a vu cela , on ne s'en passe point. Je me passerois plutôt de boire & de manger. Oh ça , monsieur , dites-moi au juste le prix : & que votre premier mot soit le dernier ; car je n'aime pas à marchander.

LE PORTE-BALLE.

Dix-huit cent francs , à prendre ou laisser.

ORPHISE.

Combien cela fait-il , dix - huit cent francs ?

DORANTE.

Soixante & quinze louis.

ORPHISE.

Cela est violent.

LE PORTE-BALLE.

Soixante & quinze louis n'est pas une chose rare.

Tome III.

D

74 L'ENGOUEMENT,

ORPHISE.

Oh ! je ne sçaurois les donner.]

LE PORTE-BALLE.

Ne les donnez pas , vous vous en repentirez. On trouve de l'or par-tout , & l'on ne trouve nulle part un si beau bijou.

ORPHISE.

Il a raison. Mais où les prendre ? Monsieur Triffin , qui vient de donner vingt mille écus , va se gendarmer. N'importe : j'ai d'ailleurs à lui parler , il faut sçavoir s'il est enfin revenu Quelqu'un est-il là ? (*Duval entre.*) . . . Duval , demandez Triffin , & qu'on me le fasse venir tout-à-l'heure.

VALERE.

En attendant qu'il arrive, s'il ne vous faut que soixante & quinze louis, je crois les avoir sur moi.

COMÉDIE. 75.

ORPHISE.

Si vous voulez me les prêter ;
vous me comblerez de joie : cela
me donnera le loisir de dire à Trif-
fin qu'il est un fripon. Voilà (*au*
porte - balle) votre argent ; don-
nez-moi mon petit coffre.

LE PORTE-BALLE.

J'ai aussi des livres d'un bon dé-
bit. Si vous en voulez ?

ORPHISE.

Ah ! voyons ; rien ne va mieux
à la campagne.

DORANTE.

Sçavez-vous lire ?

ORPHISE.

Je n'ai jamais lu : Mais en a-
t-on le temps ? Je m'imagine que
c'est un plaisir toujours nouveau.

LE PORTE-BALLE.

Voici des livres d'histoire.

ORPHISE.

D'histoire ? Oh ! cela est bien

D ij

76 L'ENGOUEMENT,

long ; on n'en voit jamais la fin.

LE PORTE-BALLE.

En voulez-vous de morale ?

ORPHISE.

Non, non, monsieur : tous ces gens à morale sont ennuyeux à mourir. Je serois bien fâchée de leur ressembler.

LE PORTE-BALLE.

Voilà des comédies.

ORPHISE.

On les voit jouer ; cela ne se lit pas.

LE PORTE-BALLE.

Voici des livres de science.

ORPHISE.

Apprennent-ils à gagner au jeu ?

DORANTE.

Ceux d'antimorale pourroient enseigner les moyens d'y prendre ses avantages ; mais je ne les crois pas imprimés.

COMÉDIE. 77

ORPHISE.

Il n'y a rien de ce qu'il me faut.

LE PORTE-BALLE.

J'ai de beaux romans : cela est plus à l'usage des dames.

ORPHISE.

Des sentimens, des délicatesses, —
des vieilles constances radoteuses ;
ah ! si ! je n'en veux point.

LE PORTE-BALLE.

Eh bien, voilà des contes des
Fées.

ORPHISE.

Ils n'ont pas le sens commun :
j'aime assez cela. Donnez ce que
vous en avez , je les prendrai.
Mais n'auriez vous pas aussi des
pantins ?

LE PORTE-BALLE.

Il ne m'en reste pas pour le pré-
sent. J'en ai beaucoup vendu, &
bien des marchands s'y sont enri-
chis.

78 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

A l'honneur de notre siècle.

LE PORTE-BALLE.

Ils baissent , & je ne m'en charge plus sans être assuré du débit : c'est une marchandise qui peut perdre avec le temps.

DORANTE.

Elle a peu de valeur intrinsèque.

ORPHISE.

Oh ! pour moi , cela ne me fait rien ; je les aimerai toujours.

DORANTE.

Vous ne pouvez faire un plus bel essai de constance.

ORPHISE.

Ne diroit-on pas que la plupart des choses qu'on s'obstine à aimer , valent mieux que des pantins ? Oui , monsieur , j'en suis folle ; je veux en tapisser un cabinet : cela fera des especes de tableaux.

COMÉDIE. 79

mouvans ; rien au monde ne fera si amusant. Fort peu de compagnies vaudront celle-là.

LE PORTE-BALLE.

Oh bien ! madame, je vous en apporterai de quoi meubler une maison.

ORPHISE.

Et tout au plutôt ; n'y manquez pas.

SCENE XII.

ORPHISE, DORANTE,
VALERE, DUVAL.

DUVAL.

CLÉANDRE envoie dire à madame qu'il a appris , en relayant pour aller chez lui , qu'elle est ici. Il demande s'il pourroit

D iv

80 L'ENGOUEMENT,

avoir l'honneur, chemin faisant,
de lui faire sa cour ?

ORPHISE.

Qu'il s'en garde bien. Faites-lui
dire que je suis accablée d'affaires,
qui ne me laissent pas un moment
pour recevoir sa visite. Allez vite ;
qu'il ne vienne pas. (*Duval sort.*)

DORANTE.

Je suis surpris que vous refu-
siez de voir un homme si agréa-
ble, dont vous étiez enchantée il
n'y a pas longtemps, & qui en
effet a beaucoup d'esprit.

ORPHISE.

Oui, pour un quart d'heure ; à
la longue il est ennuyeux. Il dis-
sert, il raisonne, veut prouver.

VALERE.

Personne ne parle si bien.

ORPHISE.

J'en conviens : mais il est at-
tentif à ce qu'il dit. Et quand on

s'écoute, les autres ne nous écoutent plus. La dernière fois que je le vis, il m'excéda, me donna des vapeurs; il est infoutenable. J'aime cent fois mieux son frere qui est tout-à-fait sot, mais le meilleur enfant du monde; sans art, sans prétention: S'il vous ennuie, c'est sans avoir dessein de vous divertir.

SCENE XIII.

ORPHISE, DORANTE,
VALERE, DUVAL.

DUVAL.

MONSIEUR Triffin est dans votre antichambre, qui attend vos ordres; madame.

Dv.

82 L'ENGOUEMENT;

ORPHISE.
Qu'il entre. Allez, monsieur ;
m'attendre sur la terrasse ; j'irai
bientôt vous retrouver.

SCENE XIV.

ORPHISE , M. TRIFFIN.

ORPHISE.
Où étiez-vous donc, monsieur
Triffin ?

TRIFFIN.
Où j'avois à faire.
ORPHISE (*lui montrant l'écrin.*)
Voyez-vous ceci ?

TRIFFIN.
Oui. A quoi cela est-il bon ?
ORPHISE.
A mettre des pierreries.

TRIFFIN.
Vous n'en avez pas grandement

affaire pour le moment présent.

ORPHISE.

Oh ! j'en ai affaire ; car je veux garnir mon écrin. Il me faut mes pierreries , & tout-à-l'heure. Vous me les avez arrachées d'adresse ; vous les rendrez de force. Là , mes girandoles ; ici , ma croix : & mon nœud , où le mettrai-je ? fort bien là ; voici pour le collier. Allons , monsieur Triffin ; vous voyez bien qu'il me faut tout cela.

TRIFFIN.

Je vois aussi que , pour retirer les gages , il faut de l'argent. Donnez-vous un peu de patience : j'attends un remboursement , comme je vous l'ai dit , que vous aurez incessamment.

ORPHISE.

A moi de la patience ! Eh ! vous n'y pensez pas. Quelle trahison de m'avoir enlevé mes pier-

Dvj

84 L'ENGOUEMENT,

rieres , & de ne me les pas rendre dans le moment où j'en ai le plus besoin ! Vous les avez , monsieur Triffin ; & c'est peut-être mon argent que vous m'avez prêté à intérêt : ceci m'irrite & m'éclaire sur vos manigances. Je ne suis pas plus fêvère que de raison ; mais il y a des tours qu'on ne pardonne pas. Celui-ci me fera rechercher les autres , & vous vous en trouverez mal.

TRIFFIN.

Quand vous vous donneriez le régal de me faire pendre , votre écrin n'en sera pas plutôt garni.

ORPHISE.

Eh bien , voyez donc ce qu'il y auroit à faire. Ne pourroit-on pas changer ce gage en d'autres ? se défaire de ce qui est moins nécessaire ? Vendez mes chemises,

COMÉDIE. 85

mes draps, toutes les choses dont je puis me passer.

TRIFFIN.

Toutes ces inutilités - là ne feront pas votre somme. Mais fiez-vous à moi : je remettrai vos parures , plutôt que vous ne croyez , entre les mains de mademoiselle Sophie ; car c'est elle , à ce que j'ai oui dire , qui aura la garde de tout. Ah ! que c'est une belle fille , & qui vous servira bien !

ORPHISE.

Elle vous plaît donc , monsieur Triffin ? Eh bien , rendez-moi mes pierreries , & je vous la ferai épouser. J'aurai le plaisir en même temps de faire sa fortune , & j'en serai ravie. Comment donc ! il est bien tard , pour toutes les promenades que j'ai à faire. (*Damis paroît.*) Ah ! mon fils , vous venez tout-

86 L'ENGOUEMENT,

à-propos pour me donner la
main. Vous me rendrez compte,
chemin faisant, de ce que vous
avez fait.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

M. TRIFFIN *seul.*

CETTE Sophie me plaît grandement. Mais pourtant elle n'a rien ; n'importe. Je veux la faire jaser ; & si son babil est aussi gentil que son minois, j'en pourrois bien faire la folie La voilà qui passe ; je vais l'arrêter.

S C E N E I I.

SOPHIE, M. TRIFFIN.

T R I F F I N.

N'ALLEZ donc pas si vite, mademoiselle Sophie : j'ai quelque chose à vous dire.

88 L'ENGOUËMENT,

SOPHIE.

Et moi, monsieur Triffin, je n'ai rien à entendre.

TRIFFIN.

Oh ! si vous sçaviez ce que c'est , vous vous donneriez la peine d'écouter.

SOPHIE.

Non. Si je le sçavois, je n'aurois pas besoin de l'apprendre.

TRIFFIN.

C'est une nouvelle qui vous intéresse.

SOPHIE.

Je ne suis pas curieuse.

TRIFFIN.

Eh bien, vous la sçauvez pourtant : c'est qu'on vous marie.

SOPHIE.

Je ne le crois pas.

TRIFFIN.

Et pourquoi ne le pas croire ?

[COMÉDIE. 89

SOPHIE.

Parce qu'on ne peut me marier
sans moi , & que je ne me marie
point.

TRIFFIN.

Si vous sçaviez à qui ... Mais
vous ne le demandez seulement
pas !

SOPHIE.

Peu m'importe.

TRIFFIN.

C'est un homme riche , & dans
un poste honorable & lucratif.

SOPHIE.

Qui que ce soit , je ne l'épouserai
pas.

TRIFFIN.

C'est un grand avantage d'avoir
du bien , & d'en acquérir tous les
jours.

SOPHIE.

C'en est encore un plus grand
de ne s'en pas foucher.

DO L'ENGOUEMENT;

TRIFFIN.

Et de quoi vous souciez - vous
donc?

SOPHIE.

D'être à l'abri des importuns.

TRIFFIN.

Oh! mademoiselle Sophie, vous êtes trop dédaigneuse. C'est moi qui étois assez fou pour vouloir faire votre fortune, aux dépens de la mienne; (car vous n'avez rien à apporter en mariage). Vous auriez vu ce que c'est que d'être à son aise, surtout quand on est en condition. On n'obéit qu'à son gré; on a le plaisir de ne se point embarrasser de son maître: & si avec cela on sçait se rendre nécessaire, on le fait plier à toute heure, par la crainte qu'il a de vous perdre. Et il se trouve qu'on devient maître soi-même de celui qui croit

COMÉDIE. 91

vous commander. Cela est assez plaissant.

S O P H I E.

Je renonce au plaisir , comme à la gloire de ce regne usurpé. Mon ambition se borne à plaire à ma maîtresse.

T R I F F I N.

Eh bien ! si vous ne voulez qu'être esclave , je vous apprendrai à servir.

S O P H I E.

Monsieur Triffin , je vous crois fort adroit , mais non pas pour coëffer.

T R I F F I N.

C'est tout autre chose que je veux vous apprendre : ce sont les moyens de gagner les bonnes grâces de vos maîtresses.

S O P H I E.

Eh bien ! que faut-il faire ?

22 L'ENGOUEMENT,

TRIFFIN.

Leur dire toujours oui ; jamais ne les contrarier ; répondre aux questions qu'elles vous font , non ce qui est , mais ce qu'elles souhaitent ; les louer à propos : ce n'est pas quand elles font bien , alors elles n'ont nul besoin de nos louanges , & les méprisent ; mais elles s'en aident volontiers , quand l'applaudissement public leur manque. Cet art est d'un grand usage ; & vous aurez souvent occasion de l'employer. Notre maîtresse fait cent choses par jour qui ne peuvent trouver que des approbateurs à gages.

SOPHIE.

Je sçaurai la servir , la respecter , & peut-être lui plaire , sans la tromper. Gardez vos secrets , monsieur Triffin ; ils ne me sont pas propres.

COMÉDIE. 93

TRIFFIN.

Par où donc vous tenter?

SOPHIE.

Vous n'y réussirez pas.

TRIFFIN.

Qu'elle seroit belle, si elle étoit moins fiere ! Mais, qu'ai-je à faire de sa beauté, qui tôt ou tard se fanera ? Ne ferai-je pas mieux de choisir une fille de bonne famille, douce & honnête, avec de l'argent qui ne s'usera pas, que de prendre une suivante qui ne m'apportera pour dot que des hauteurs d'une impératrice, d'une reine ? Oh ! je m'en dépars.

SOPHIE.

Et vous faites bien. Je ne suis point du tout votre fait ; croyez-moi, & me laissez en repos.

TRIFFIN.

Adieu, mademoiselle Sophie :

94 L'ENGOUEMENT,
croyez aussi que vous ferez mal
payée de vos gages.

S O P H I E.

Soit.

S C E N E I I I.

A G L A É, S O P H I E.

A G L A É.

A H, ma chere Sophie ! Sçavez-
vous tous mes malheurs ?

S O P H I E.

Justine m'a raconté toutes les
révolutions arrivées dans cette
journée : Et ce qui m'a surpris,
c'est qu'elle m'a fait ce récit, com-
me si elle ne disoit rien, tant elle
est accoutumée aux changemens
subits du climat qu'elle habite.

A G L A É.

Ma douleur surpasse encore mon

étonnement. Figurez-vous, Sophie, vous qui sçavez depuis longtemps le secret de mon cœur : quelles agitations il vient d'éprouver ? Ma mere me mande inopinément, de la venir trouver. J'arrive, & je me vois chez Valere : j'apprens que je vais l'épouser. Et comme si c'étoit un songe, deux heures après tout est effacé ; & il ne me reste de cette espérance, que le trouble affreux qu'elle a jeté dans mon ame. Vous êtes sensible, Sophie, & vous pouvez comprendre l'effet d'un tel événement. Hélas ! Vous auriez bien des choses aussi à me dire, dans la circonstance où vous vous trouvez ; mais je suis si occupée de moi, que je ne puis même vous parler de vous.

SOPHIE.

Valere vous a-t'il vu ? Sçait-il son malheur ?

96 L'ENGOUEMENT,

AGLAÉ.

Je ne doute pas qu'il ne le sache. Nous nous sommes rencontrés à la pêche, mais sous les yeux de ma mere qui nous observoit : nous n'avons pu nous parler. Elle est allée voir les vendanges, il l'a suivie tristement ; & je me suis retirée, ne pouvant plus soutenir la violence que je me faisois.

SOPHIE.

Croyez-vous qu'il ait pénétré la cause de ce brusque changement ?

AGLAÉ.

Je crois qu'il l'ignore aussi bien que moi. Cependant je suis surprise qu'il n'ait pas tenté à cette promenade de me dire quelque mot. Il a même affecté de ne me pas regarder. D'où vient cette froideur de sa part, dans une conjoncture si intéressante ? Je n'y comprends

prends rien. Mais je voudrois voir ce Valere : Voilà le seul moment où je pourrois lui parler. Ne reviendra-t'il point de cette promenade ? Ah ! le voici, & son pere avec lui.

SCENE IV.

AGLAÉ, SOPHIE, ERASTE,
VALERE.

ERASTE *au fond du théâtre avec Valere.*

JE ne la verrai point, je suis trop outré contr'elle. Je veux seulement marquer mes regrets à son aimable fille, qui n'a nulle part à ces indignes procédés. Mademoiselle, vous voyez un homme au désespoir de vous perdre, & d'essuyer un affront, dont il ne peut se

Tome III.

E

98 L'ENGOUEMENT;

venger que sur une femme qu'il respecte encore , par l'honneur qu'elle a de vous avoir donné le jour. Si cette considération ne mettoit des bornes à mon ressentiment, il n'y a rien à quoi il ne pût me porter.

AGLAË.

Ne doutez pas, monsieur, que je ne sente amèrement le sujet de vos plaintes. Le soulagement d'y joindre les miennes m'est interdit; je puis seulement vous montrer combien je suis touchée des égards que vous me marquez.

VALERE.

Ah, mon pere! si au lieu d'éclater contre une si bizarre aventure, nous cherchions à ramener l'esprit d'Orphise, qui fait tant de chemin en un jour; qui sçait si dans sa rapide course il ne reviendroit point sur ses pas?

Non, non : ne croyez pas qu'elle ait changé de sentiment. Elle n'a voulu que nous séduire ; m'arracher du foyer de mes peres ; me tirer d'un lieu dont je faisois mes délices, que depuis tant d'années je prenois soin d'embellir, pour y passer agréablement mes derniers jours. Ce sacrifice, qui m'a tant coûté, que j'ai fait uniquement pour assurer le bonheur de mon fils, n'aura donc servi qu'à satisfaire les caprices d'une perfide, qui s'applaudit de ses indignes ruses ! Que plutôt la flamme dévore cette demeure qui me fut si chère Mais le ciel ne vengera pas aujourd'hui cette offense. Eh ! qui donc m'en fera raison ?

SCENE V.

AGLAË, DORANTE,
SOPHIE, ERASTE,
VALERE.

DORANTE.

C'EST sur moi, mon cher Eras-
te, que doit retomber votre res-
sentiment. Je vous ai embarqué
dans cette malheureuse affaire. Da-
mis ne peut être soupçonné d'y
avoir part : il en est outré. Je l'ai
laissé avec sa mere, à qui il tâche de
faire sentir l'énormité de son pro-
cédé. Mais je crois qu'il y reussira
aussi peu que j'ai fait.

AGLAË.

Il m'a souvent dit que ma mere
l'écoute, mais qu'elle ne le croit
pas.

COMÉDIE. 101

VALERE.

Voilà une foible ressource.

DORANTE.

Erasme , voulez-vous lui parler pour un dernier effort ? Elle revient , & sera ici dans un moment.

ERASTE.

Non , Dorante , non ; je ne pourrois ménager les termes. Je veux bien plutôt l'éviter. Venez aussi , mon fils ; il ne vous convient plus de la voir. Ne songeons qu'à partir demain à la pointe du jour.

VALERE.

Ah , mon pere ! faut-il que je quitte Aglaé , sans sçavoir ce qu'elle deviendra ? Eh ! que deviendrai-je moi-même ?

AGLAÉ.

Sophie , retirons - nous aussi.
(Sophie prend son mouchoir pour essuier ses larmes , & laisse tomber un billet de sa poche , dans le temps

102 L'ENGOUEMENT,
*qu'Orphise le ramasse & le met
dans sa poche.)*

S C E N E V I.

ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE.

AH! que cette pêche est un
froid divertissement! Les vendan-
ges, c'est encore pis : une odeur
de vin qui porte à la tête. Je vou-
lois aller demain à la chasse; cela
est plus vif, mais bien fatigant.

DORANTE.

N'avez - vous pas pris plus de
plaisir à votre ménagerie?

ORPHISE.

J'y ai été infectée, & je n'ai pu
y rester qu'un moment. Me voilà
fort au fait de la vie champêtre,

dont les agrémens me paroissent assez insipides. Mais, à propos, avez-vous remarqué l'air sombre de ma fille, à cette promenade où je ne l'avois point appelée? Elle est outrée de la rupture de son mariage. Je vois qu'elle a de l'humeur : demain elle retournera à son couvent. Je suis assez contente de mon fils, qui ne m'a pas quittée.

DORANTE.

Il me semble que voilà encore une démarche bien précipitée. Si vous voulez la marier...

ORPHISE.

C'est la plus folle idée que j'aie eue de ma vie. Un moment de réflexion m'en a fait sentir le ridicule. J'ai cru déjà me voir entourée de petits enfans qui crioient après moi, bonne maman, bonne maman : cela m'a fait horreur.

E iv

104 L'ENGOUEMENT,

DORANTE.

Cette idée est sans doute effrayante.

ORPHISE.

Parlons sérieusement. Me feroit-il bien d'être grand'mere ? Ce seroit un plaisant contraste. Cependant de petits enfans sont des témoins qui déposent contre la jeunesse. Rien n'est plus essentiel que de conserver sa réputation à cet égard : la malignité du monde n'y porte que trop d'atteinte. J'ai vu des gens de la plus grande régularité , qui croiroient blesser leur conscience en donnant à une femme des amans qu'elle a , & qui ne se font pas le moindre scrupule de la charger d'années qu'elle n'a pas.

DORANTE.

Oh ! c'est-là un étrange renversement de principes !

ORPHISE.

Comme la jeunesse est , sans contredit , le principal avantage d'une femme ; c'est celui qui lui est le plus envié , & sur lequel elle effuie les injustices les plus criantes. Je le sçais par expérience. On n'a jamais été si jeune que je l'étois , quand j'entrai dans le monde.

Que m'arriva-t'il ? Ce qui arrive toujours. On s'accoutume à vous voir jeune : peu après on l'oublie ; on en vient même à ne plus croire que vous le foyez.

DORANTE.

Cela n'est pas si injuste ; car avec le temps la jeunesse s'en va.

ORPHISE.

Non ; il y a des figures qui sçavent se la conserver. Mais si d'ailleurs vous n'êtes attentive à vous maintenir par la gaieté , les petites enfances , & le soin d'écarter

106 L'ENGOUEMENT,

de fâcheuses époques, vous êtes perdue. Plus d'adorateurs, pas même de complaisans : votre empire est renversé.

DORANTE.

Avec ces sages maximes, que vous aviez un peu oubliées ce matin, je vois que vous vous garderez bien aussi de marier votre fils.

ORPHISE.

Mon fils pourroit épouser une riche veuve, qui ne feroit pas de la première jeunesse. Pour ma fille, ce sera assez-tôt de songer dans dix ans à ce qu'on en fera. Voyez-vous, Dorante, on a quelquefois des fantaisies qui vous tirent des grandes regles; mais les gens sensés y reviennent toujours.

DORANTE.

Fort bien. Mais, vous voilà

donc toute seule à votre campagne?

ORPHISE.

A ma campagne? . . . Des vaches, des moutons. . . . Je n'en avois jamais vus que dans le lointain d'un paysage, où ils plaisent assez : mais, en vérité, de près, cela est fort laid.

DORANTE.

Voyez de combien ce qu'on a est moins beau que ce qu'on désire. Cette vie, cette demeure ravissante. . . .

ORPHISE.

Mais c'est qu'elle ne l'est pas. Les promenades sont tristes, les vues répétées, le terrain raboteux : on ne peut faire un pas sans s'estropier. Je suis lassé à mourir. La maison même n'est pas commode, cent choses y manquent. La salle à manger est si petite, qu'à peine deux

108 L'ENGOUEMENT,

tables honnêtes y pourroient tenir :
Le salon n'est pas assez grand :
qu'il y ait seulement un cavagnol à
quarante tableaux , & trois ou qua-
tre quadrilles , on ne pourra pas s'y
retourner.

DORANTE.

Songez donc que vous vou-
liez n'y voir personne , & ne point
jouer.

ORPHISE.

Oh ! ce n'est pas là de ces choses
qu'on pense éternellement. Tout
franc , je ne suis pas faite pour être
hermite , ni pour garder les din-
dons. Et puisqu'Erasme est si déses-
péré de quitter sa maison , il n'a
qu'à la reprendre , & remettre ce
qu'il a reçu. Je retirerai mes dia-
mans. Vous sçavez de quelle beau-
té ils sont ; ce sera encore tout
autre chose , quand vous les ver-
rez tous arrangés dans ce joli écrin.

COMÉDIE. 109

DORANTE.

Erasle est furieux ; & quoiqu'il aime sa maison ...

ORPHISE.

Si furieux , dit-on , qu'il est prêt à y mettre le feu. Je voudrois qu'elle fût déjà brûlée , pour ne la plus voir. Il est vrai qu'au premier coup d'œil elle est séduisante : l'entrée me plut.

DORANTE.

La sortie vous plaira encore davantage. Mais Erasle , piqué , vous la rendra peut-être difficile , quelque envie qu'il ait lui-même d'y rentrer.

ORPHISE.

Je vous confie que j'ai chargé mon fils de lui aller parler , & de le pressentir. Vous me feriez grand plaisir , Dorante , de voir où ils en sont , de presser cette négociation ,

110 L'ENGOUEMENT,
& de m'en venir dire au plutôt le
succès.

D O R A N T E.

J'y vais , & vous promets d'y
faire de mon mieux.

S C E N E V I I.

ORPHISE *seule.*

IL faut que je voie ce que c'est
que ce papier que Sophie a laissé
tomber de sa poche , & que j'ai
ramassé sans qu'elle s'en soit ap-
perçue C'est une lettre qui
n'a ni souscription, ni cachet. (*Elle*
lit.)

» **L**ES motifs de la démarche
» que j'ai faite la justifient assez.
» Je n'avois que ce moyen pour
» vivre avec vous. Eh ! que ne
» dois-je pas à ce que vous avez

COMÉDIE. III

fait pour moi , en m'épousant ?
 Ne foyez point blessé de ma fer-
 vitude ; elle me semble plus dou-
 ce & même plus glorieuse , qu'u-
 ne couronne que je ne tiendrois
 pas de votre main. L'heureuse
 occasion que j'ai faisie , ne m'a
 pas laissé le temps de vous con-
 sulter , ni même de vous préve-
 nir , pour éviter la surprise qui
 auroit pu nous découvrir. Je n'o-
 se vous parler. Il m'a paru moins
 hazardeux de vous écrire ce mot
 que je vous rendrai moi-même ,
 en attendant que des circonstan-
 ces favorables me permettent de
 vous entretenir. »

Je veux approfondir ceci... So-
 phie ?



112 L'ENGOUEMENT,

SCENE VIII.

ORPHISE, SOPHIE.

ORPHISE.

ON m'a dit que vous sçaviez écrire : J'en veux faire l'essai. Ecrivez ce que je vais vous dicter. Voilà des plumes & du papier. Asseyez-vous. Dites-moi exactement la vérité : ce n'est qu'à cette condition que je pourrai vous pardonner.... Voyons si vous mettez bien l'orthographe.... C'est le même caractère. Il n'y a pas la moindre différence. Cette lettre est de votre écriture , Sophie ?

SOPHIE.

Que je suis malheureuse !

ORPHISE.

Je veux sçavoir ce mystere.

~~ORPHISE.~~ SOPHIE

Ah, madame ! n'achevez pas de me confondre. Souffrez que je garde un secret qui n'est pas à moi seule. Je ne chercherai point de détours ; mais je serai obstinée à me taire.

ORPHISE.

Ne m'avez - vous point trompée , en vous donnant pour ce que vous n'étiez pas , moi qui vous ai comblée de caresses ?

SOPHIE.

Cette fatale lettre vous montre mon excuse.

ORPHISE.

Qui donc êtes-vous venu chercher dans ma maison ? Ce n'est pas monsieur Triffin , que vous avez refusé avec tant de hauteur , comme il me l'a dit. Vous n'étiez pas si fière , quand vous aviez fait un choix moins honorable ; car sans

114 L'ENGOUEMENT,
doute, c'est Duval qui est votre
mari?

S O P H I E.

Ah , madame ! votre valet de
chambre ! Si mon imprudence me
livre à vos soupçons , formez - en
qui m'avillissent moins.

O R P H I S E.

Que signifie cet orgueil ? Sa fau-
te l'éleve , au lieu de l'humilier.
Parlez , Sophie , parlez , si vous ne
voulez pas vous perdre. J'ai du foi-
ble pour vous : si vous me faites un
aveu sincere , je suis prête à vous
pardonner.

S O P H I E.

Arrachez-moi la vie plutôt que
mon secret. Si vous me le laissez ,
madame , il fera bien gardé , & ne
fera tort à personne.

O R P H I S E.

C'est Valere ; je le vois. Pour

COMÉDIE. 115

quoï feignoit-il de vouloir épouser
ma fille ?

S O P H I E.

Non , non , madame ; vous les
offensez l'un & l'autre.

O R P H I S E.

Mais qui donc ? Dorante , ce
censeur éternel des foibleſſes hu-
maines ? Car enfin je vois par vo-
tre lettre que c'eſt quelqu'un qui
eſt ici . . . Mon fils ne vous regarde
pas. Hélas ! dans mes idées chimé-
riques , je lui ai ſouhaité une fem-
me telle que vous . . . Vous pâliſ-
ſez ! . . . Ah ! c'eſt lui.

S O P H I E.

Pourquoi le nommez-vous , ma-
dame ? Enſéveliſſez plutôt de tels
ſoupçons ſous un profond ſilence.

O R P H I S E.

Vos graces , vos ſentimens , vos
procédés , Sophie , le défendent
ſi bien , que je ne puis m'irriter

116 L'ENGOUEMENT,

contre lui. Mais je veux sçavoir qui vous êtes ?

S O P H I E.

D'une famille, autrefois illustre, maintenant tombée dans l'oubli; unique héritière de ses droits profcrits, j'en possède les titres, & vous les ferai voir, madame, non pour m'attirer plus de considération, mais pour excuser ce qui a été fait en ma faveur.

O R P H I S E.

Jalouse de votre naissance, comme vous avez dû l'être, comment vous êtes - vous réduite à servir ?

S O P H I E.

Le désir de vivre avec lui, la flatteuse espérance de vous plaire étoient mon objet.

O R P H I S E.

Comment donc s'est-il attaché à vous ? ConteZ - moi votre histoire.

COMÉDIE. 117

SOPHIE.

Orpheline dès mes plus tendres ans , j'avois une tante retirée dans le couvent d'où je fors , qui me mit auprès d'elle. Peu de temps après vous mîtes votre charmante fille dans la même abbaye. Le rapport de nos âges , la conformité de nos goûts nous unit étroitement. Damis , je ne puis plus me dispenser de le nommer , lorsqu'il partit pour sa première campagne , trouvant notre retraite sur sa route , voulut voir son aimable sœur. Le lien qui nous rendoit inséparables , m'entraîna sur ses pas. Nous nous fîmes un plaisir d'enfant de lui donner l'embarras de deviner laquelle de nous étoit sa sœur : nous l'appellâmes toutes deux mon cher frere. Je n'ai qu'une sœur , dit-il. Devinez , dit Aglaé. Choisissez , repris-je. Il nous regarda attenti-

118 L'ENGOUEMENT,

vement l'une & l'autre : puis fixant ses regards sur moi, il dit. Je souhaite que celle-là ne soit pas ma sœur. Piquée de ce mot, dont je ne sentis pas la valeur, Soyez content, lui dis-je; je ne vous suis rien.

ORPHISE.

Vous étiez donc encore bien enfant?

SOPHIE.

Je n'avois que douze ou treize ans.

ORPHISE.

Continuez. Je ne sçais rien de plus intéressant.

SOPHIE.

Damis, au retour de la campagne, revint à l'abbaye. Il se dit fatigué; séjourna plusieurs jours qu'il passa avec nous; fit d'autres voyages secrètement, pour nous voir; enfin, me montra sa passion,

COMÉDIE. 119

dont je fus d'autant plus effrayée ,
que , sensible à ses charmes comme
à ses sentimens , je ne me trouvois
que trop disposée à y répondre.

ORPHISE.

Mon fils étoit fort aimable ;
vous auriez eu tort de ne pas l'ai-
mer.

SOPHIE.

Je n'eus pas ce tort-là. Je voyois
cependant l'impossibilité d'assortir
nos fortunes si différentes. Je con-
tai tout à ma tante, qui se reprocha
sa facilité à laisser former cette liai-
son , & me fortifia dans le dessein
de la rompre.

ORPHISE.

Votre tante étoit bien sévère ;
& peu avisée de croire que vous
suivriez son conseil.

SOPHIE.

Je le suivis , madame. Quel ef-
fort ! Je dis à Damis que je ne le

120 L'ENGOUEMENT,

verrois plus ; & je lui demandai ,
comme on demande quand on veut
obtenir , de ne rien tenter contre
cette résolution ; & je le priai de
m'oublier , pour établir son repos
& le mien.

ORPHISE.

Mais , voilà qui est surprenant ,
& digne d'admiration ! Achevez.

SOPHIE.

Je fus deux ans sans entendre
parler de lui , au bout desquels il
m'écrivit , qu'attaqué , depuis qu'il
ne m'avoit vue , d'une maladie qui
alloit mettre fin à sa vie , il ne
croyoit pas contrevenir à mes or-
dres , en me disant le dernier adieu :
qu'il ne me reprochoit point sa
mort , dont j'étois la cause ; mais
qu'il me prioit d'en conserver un
tendre souvenir.

ORPHISE.

Cela m'attendrit trop ; j'en suis
touchée

touchée jusqu'à répandre des larmes.

SOPHIE.

Sur cette affreuse nouvelle, qui ne me fut que trop confirmée par celle que reçut sa chère sœur, je ne me connus plus. Je lui écrivis dans mon transport. Je le priai de vivre, & de vivre pour moi. Ce remède fut efficace. Il guérit. Vous sçavez, madame, si ces faits sont véritables ?

ORPHISE.

Sa longue maladie, tout-à-fait inconnue ; sa prompte guérison, encore plus inexplicable ; rien n'est plus certain, & ne vous excuse si parfaitement.

SOPHIE.

C'est alors que je le rendis maître de mon sort, persuadée qu'il respecteroit l'objet qui lui étoit cher. Il vint me voir dès qu'il put

122 L'ENGOUEMENT,

se traîner. Il parla à ma tante ; arrangea avec elle les mesures de notre mariage , que j'exigeai qui fût à jamais secret , ne voulant de lui que tout ce quilui appartenoit.

ORPHISE.

Vous méritez mieux encore ; rien n'est au-dessus d'un attachement si tendre & si constant. Qu'on appelle mon fils. Vous ferez son bonheur. Je veux qu'il fasse le vôtre authentiquement.



SCENE IX.

ORPHISE, DAMIS,
SOPHIE.

ORPHISE.

MON fils, voilà votre épouse. Je crois qu'avec plaisir vous la recevrez de ma main?

DAMIS.

Ah, ma mere! qui vous a appris ce dangereux secret?

ORPHISE.

Le hazard, qui, tout aveugle qu'il est, fait souvent mieux que les plus clairvoyans, a découvert & terminé cette affaire à notre commune satisfaction. Sophie est digne de vous; ne cachez plus le choix que vous avez fait d'elle.

F ij

124 L'ENGOUEMENT,

SOPHIE *se jettant aux pieds*
d'Orphise.

Ah, madame! que vous dire,
qui réponde aux sentimens dont
nous sommes pénétrés?

ORPHISE.

Mon fils, voilà un grand pré-
sent que je vous fais; mais en
échange, je vous demande de me
débarrasser du fardeau qui m'ac-
cable. Avez-vous vu Erasme? Que
dit-il?

DAMIS.

Qu'il a été joué; qu'il ne veut
plus l'être. Il est désespéré de quit-
ter sa maison, ses voisins, de dé-
ménager, de se transplanter: mais
la piquerie l'emporte sur la raison.
Il préfère sa peine à votre satis-
faction. Dorante, que j'ai laissé en
particulier avec lui, l'aura peut-
être rendu plus traitable. Vous al-
lez sçavoir ce qu'il aura fait. Le
voici.

S C E N E X.

ORPHISE, DAMIS, SOPHIE,
DORANTE.

ORPHISE.

EH bien, Dorante ! Erasme consent-il de reprendre sa maison ?

DORANTE.

Il le désire, & ne le veut pas. Il a juré, dans sa colere, de périr plutôt que de se prêter jamais à rien de ce que vous pourriez souhaiter de lui : à moins que vous ne voulussiez acquitter la parole que vous lui avez donnée.

ORPHISE.

Quoi ! c'est toujours ma fille qu'ils veulent ?

DORANTE.

Il m'a dit, qu'uniquement pour

126 L'ENGOUEMENT,

l'obtenir il s'étoit désisté de ce qu'il avoit de plus cher : qu'il s'en ressaïfiroit volontiers, sous la même condition ; mais n'en écoute-roit aucune autre.

ORPHISE.

Mais , pourquoi font-ils si en-têtés d'elle ?

DORANTE.

Le hazard la fit voir il y a déjà longtemps à Valere , qui en est passionné. Son pere l'aime , & veut par-dessus tout le contenter.

ORPHISE.

Ah ! cela s'explique. Valere étoit tout-à-fait prévenu. Vous sçavez , Dorante, les raisons que j'avois de ne pas encore marier ma fille : mais déjà son frere m'a donné une belle-fille. La voilà. Je l'ai acceptée , & lui ai pardonné. Je ne puis plus parer l'inconvé-nient que je voulois éviter : autant

vaut que ma fille se marie dans une circonstance dont je tirerai parti. Mais, c'est à condition qu'on me rendra la somme que j'ai donnée. Vous sçavez le besoin que j'en ai. Ma fille a son bien ; il faut s'en contenter.

DORANTE.

Cela ne fera pas de difficulté. Mais ne manquez plus de parole ; car l'habitude n'en vaut rien.

ORPHISE.

Allez , mon fils , leur porter ces propositions , & régler tout avec eux. Je m'en rapporte à vous. Vous devez avoir envie de me plaire. Faites faire le contrat de mariage de votre sœur & en même temps le vôtre ; je les signerai tous deux : & surtout retirez mes pier-
reries des mains de Triffin. Vous lui ferez , plus à loisir , rendre compte du reste , & lui donnerez

F iv

128 L'ENGOUEMENT,

son congé. C'est vous qui prendrez soin de mes affaires à l'avenir.

D A M I S.

Si mes talens répondent à mon zèle, vous ferez bien servie.

O R P H I S E à *Sophie*.

Et vous, ma fille, allez apprendre ces nouvelles à votre sœur : je crois qu'elles lui seront agréables. Vous la ramenez ici.

S O P H I E.

Vous me comblez de graces & d'honneur ; que ferai-je pour m'en rendre digne ?

O R P H I S E.

Soyez toujours telle que vous êtes, & c'est assez.



SCÈNE XI.

ORPHISE , DORANTE.

O R P H I S E .

J'AI reçu, en revenant de la promenade, des lettres que je n'ai pas eu le temps de lire... Voyons ce qu'elles disent.... (*Elle lit.*) Ah! ah! Dorimene demande à se retirer de la cour! Voilà une place fort agréable qui va vaquer. Je suis fort rebutée du monde; cependant on tire, de ces places - là, de grands avantages pour soi, pour sa famille.... Je crois que, si j'y voulois songer, j'y trouverois toute sorte de facilités. Il y aura bien des concurrentes.... Si pourtant cela me convenoit, il n'y auroit pas un moment à perdre. Je suis d'a-

F v

130 L'ENGOUEMENT,

vis de partir cette nuit, pour voir
un peu de quoi il s'agit.

DORANTE.

Ce sera bien finir votre journée!

ORPHISE.

Quand j'aurai expédié ce qui
me reste à faire ici, vous voyez
bien que j'y serois déplacée: il vaut
mieux que je parte. Eraste vient
avec nos enfans. Nous allons con-
venir de tout.

SCENE XII & DERNIERE.

ORPHISE, DORANTE,
ERASTE, SOPHIE,
DAMIS, AGLAÉ,
VALERE.

ERASTE.

MADAME, après un peu de
mal entendu, nous voilà d'accord

COMÉDIE. 131

& parfaitement contents. Je vous rapporte l'acte que nous annulons. J'ai remis à monsieur votre fils les deniers que j'avois reçus.

DAMIS.

Je les ai convertis en diamans que je vous présente, madame.

ORPHISE.

Toute affaire cessante, il faut les mettre à leur place. (*Elle les arrange dans son petit coffre.*) Mais, regardez donc, Dorante, comme cela fait bien. Il n'y a pas une place de reste, ni rien qui ne soit placé.

ERASTE.

Je n'aurois jamais espéré un retour si heureux.

VALERE.

Quelle joie il répand dans mon cœur! Y êtes-vous sensible, belle Aglaé?

Fvj

232 L'ENGOUEMENT,

AGLAÉ.

Ah, Valere ! vous n'en doutez pas.

SOPHIE.

Condamnerez-vous, Damis, ce que j'ai hazardé ?

DAMIS.

Ce succès met le comble à ma félicité, & rien ne la peut égaler.

SOPHIE.

Que la mienne.

DORANTE.

De tous les événemens qui nous ravissent, voilà le plus heureux.

ORPHISE.

Allons - y mettre la dernière main ; & puis je partirai pour Versailles ; où de pressantes affaires m'appellent. Si vous le voulez bien, Erasme, mon fils & sa femme resteront ici encore quelques jours, avec leur sœur, en attendant que mes arrangemens soient faits.

COMÉDIE. 133

ERASTE.

Autant qu'il vous plaira, madame. Je n'aurai de peine qu'à vous les rendre.

ORPHISE.

Les notaires sont chez vous. Je signe, & je pars.

Fin du troisiéme & dernier acte.

LA MODE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,
PAR
MADAME DE STAAL.

A C T E U R S.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

JULIE, *fille de la comtesse.*

ACASTE, *amant de la marquise.*

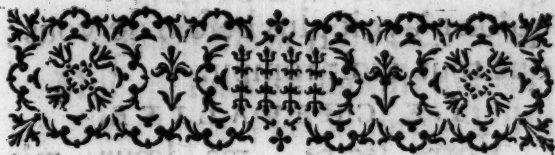
LE BARON D'ORNAC.

ORNAC, *filz du baron , amant de Julie.*

LE CHEVALIER, *frere de la comtesse.*

DUBOIS, *valet de chambre de la comtesse.*

La Scène est à Paris , dans un salon de la maison de la comtesse & du chevalier.



LA MODE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

PAR MADAME DE STAAL.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

LA COMTESSE.

AH! vous voilà arrivé, M. le chevalier? Vous n'avez donc pas reçu ma lettre? Je vous mandois de finir tranquillement vos affaires;

138 LA MODE,

qu'on n'avoit plus besoin de vous ;
que tout étoit rompu.

LE CHEVALIER.

Votre lettre , ma sœur , m'a
trouvé en chemin. Je comptois
même d'arriver hier pour la signa-
ture du contrat , & pour la cérémo-
nie qui se devoit faire le même jour.
J'ai été si surpris de ce brusque
changement , que j'ai continué
mon voyage , quoiqu'un peu plus
lentement , pour vous en deman-
der la raison.

LA COMTESSE.

On doit croire que j'en ai de
bonnes.

LE CHEVALIER.

Mais , vous n'en alléguez au-
cune. Qui a jamais vu qu'un con-
trat dressé , le jour pris pour la no-
ce , une mere dise froidement :
J'ai changé de pensée ; je ne veux
plus marier ma fille ?

COMÉDIE. 139

LA COMTESSE.

Moi, je l'aurois sacrifiée, après les soins que j'en ai pris, à des gens qui me couvriroient de confusion?

LE CHEVALIER.

Eh! comment donc, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

Ah! vous pouvez penser que je n'ai pas fait une chose, qui en effet paroît singulière, sans avoir bien senti la nécessité d'en venir-là.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc reçu des avis bien étranges sur ce jeune homme! Auroit-il fait quelque'action déshonorante?

LA COMTESSE.

Oh! non. Ce n'est pas cela.

LE CHEVALIER.

Est-il joueur, libertin, de mœurs déréglées?

140 LA MODE,

LA COMTESSE.

C'est tout le contraire : il n'aime pas le jeu ; le vin lui fait mal ; il ne sçauroit veiller. Cela n'est-il pas d'une belle ressource ?

LE CHEVALIER.

Mais , s'il est exempt de vice , homme d'honneur , pourquoi renoncer à son alliance , d'ailleurs si avantageuse ? Sa famille a toujours servi avec distinction , & lui-même a déjà acquis de la réputation ; il joint à cela beaucoup de bien & un beau nom.

LA COMTESSE.

Un nom , si vous voulez : ce n'est pas de ceux qu'on entend nommer tous les jours.

LE CHEVALIER.

On le voit dans l'histoire.

LA COMTESSE.

Je l'aimerois mieux sur la liste de Marli.

COMÉDIE. 141

LE CHEVALIER.

C'est un avantage considérable,
d'établir l'ancienneté de sa race
sur des monumens autentiques.

LA COMTESSE.

Oui, cela est tout-à-fait touchant
pour une fille, que les pédans sça-
chent qu'elle est bien mariée !

LE CHEVALIER.

Le bien ; vous en faites donc
aussi peu de cas ?

LA COMTESSE.

Pourvu que l'on fasse de la dé-
pense, je ne vois pas, moi, que
le bien soit si nécessaire.

LE CHEVALIER.

J'avois cru jusqu'à présent qu'on
devoit régler sa dépense sur son
bien.

LA COMTESSE.

Mais, non. Cela va selon l'état,
& selon ce que les autres font. On

142 LA MODE,

a plus ou moins de dettes ; voilà toute la différence.

LE CHEVALIER.

Je ne pense pas que la fortune soit aussi bien établie sur le crédit des marchands , que sur de grandes & belles terres , comme celles d'Ornac.

LA COMTESSE.

Elles sont joliment situées ! c'est en Limoufin. Et ce qui est encore ravissant , la principale est une baronnie ; & il se fait appeller monsieur le baron , titre suranné qui ne sied tout au plus qu'à des étrangers. Je lui dis avec ménagement : Monsieur , est-ce que vous ne pourriez pas vous nommer comme tout le monde , monsieur le comte , ou monsieur le marquis ? Je vis un homme déconcerté , qui me répondit platement : Mais , madame , je ne le suis pas ; & ce n'est

COMÉDIE. 143

point l'usage dans nos provinces de prendre d'autres titres que ceux qu'on a. Voyez la sotte réponse! & le beau régal que ç'eût été pour moi, d'entendre appeller ma fille, madame la baronne! Il auroit fallu renoncer à la voir.

LE CHEVALIER.

Voilà des raisons pour rompre un mariage, que je n'aurois jamais devinées. Ne pouviez-vous pas vous en aviser plutôt, sans amener les choses jusqu'au point où elles ont été?

LA COMTESSE.

J'ai tenu bon tant que j'ai pu contre mes répugnances; mais les derniers incidens ont achevé de me déterminer. On nous invite à souper chez le pere: car, ce monsieur, ne vous déplaît, à un pere,

LE CHEVALIER.

Cela vous paroît singulier?

LA COMTESSE.

Eh non : Je sçais qu'on a un pere ;
 mais on ne va point avec son pere.
 Ceux-ci donc vont ensemble ; c'est
 leur allure : & je parie que le fils
 seroit tout propre à vouloir aller
 avec sa femme. Cela auroit été
 charmant pour ma pauvre fille, que
 j'en ai heureusement garantie !

LE CHEVALIER.

Je ne sçais si elle en est si aise.

LA COMTESSE.

Oh ! je l'ai trop bien élevée ;
 pour croire qu'elle se plût avec des
 gens qui l'auroient chamarrée de
 ridicules. Mais revenons à ce sou-
 per, qu'on dit qui devoit être un
 souper de famille. On prie tous
 mes parens : vous sçavez que je ne
 les vois point ; car ce sont des gens
 fort gauches, entr'autres ma sœur,
 qui se fait nommer madame la
 présidente. Quand on est assez mal-
 heureuse

COMÉDIE. 145

heureuse pour épouser un homme de robe, au moins doit-on éviter d'en prendre le titre.

LE CHEVALIER.

Mais, ma chere sœur, vous extravaguez. Scavez-vous qu'il y a bien des gens de robe, dont la naissance vaut au moins la vôtre.

LA COMTESSE.

Tout ce qui vous plaira: mais ils n'ont point l'air du monde. Enfin, un président, une présidente, cela me met à la mort.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Mais voyons donc ce qui a fait le dénouement.

LA COMTESSE.

On se met à table. Oh! j'aurois voulu que vous eussiez vu comme elle étoit servie. Ce qui devoit être aux entrées se trouvoit parmi les hors-d'œuvres. Le même déplacement au service d'entrées &

à l'entremets. Nulles primeures. Du gibier mal assorti, sans choix, & qui pis est, sans nom. On se récria sur la bonté d'un quartier de chevreuil : je demandais s'il étoit de Monbar, ils ne purent me le dire. Vous croyez bien que je n'y touchai pas. Le fruit le plus antique qu'on ait vu de mémoire d'homme. Rien à sa place ; une confusion, un bouleversement à faire mal au cœur ; & pour comble de disgrâce, il n'y avoit pas un ragoût qui ne fût de l'ancienne cuisine. Enfin je fus réduite à ne desserrer les dents, ni pour manger, ni pour parler. Car, que dire à des gens de l'autre monde ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, ma sœur, c'est donc là ce qui vous a fait rompre le mariage ?

COMÉDIE. 147

LA COMTESSE.

Eh ! laissez-moi achever. Après qu'on fut hors de table , ce beau galant me prit la main pour me conduire dans la chambre ; & chemin faisant , il me dit qu'il s'estimoit l'homme du monde le plus heureux d'épouser ma fille , & d'être mon gendre. A ce mot de gendre , je crus être dans la rue saint Denis ; & je pris mon parti de ne pas m'affortir à des gens qui n'ont ni air ni façon , qui sentent la province à infecter une maison. Que faire d'une telle compagnie ? Les gens que je vois croiroient être avec des Visigoths.

LE CHEVALIER.

Est-il rien de plus insensé que de décider une affaire si importante sur de pareilles vétilles ?

LA COMTESSE.

Mais , oui ; je comprends que le

G ij

récit de ces choses-là ne fait pas une grande impression : il faut les voir, il faut les sentir ; alors on n'y tient pas. Il y en a encore mille autres insoutenables. Un jeune homme qui, au lieu de parler avec la légèreté qui convient à son âge, a l'air mesuré, veut toujours sçavoir ce qu'il dit ; je ne vois rien au monde de si déplacé. Mais il y a bien pis : C'est que j'ai remarqué qu'il est amoureux de ma fille ; & je suis sûre qu'il ne s'en seroit pas caché, si elle avoit été sa femme ; & peut-être auroit-elle été assez sotte pour le souffrir.

LE CHEVALIER.

Mais vous croyez donc, ma sœur, parce que vous avez toujours mal vécu avec votre mari, que toutes les femmes sont obligées d'en faire autant ?

COMÉDIE. 149

LA COMTESSE.

Vous avez cru, comme tout le monde, que je détestois votre beau-frere ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai cru sur de bonnes preuves.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je puis vous l'avouer : cela est à présent sans conséquence. Je l'aimois passionnément : mais j'ai sçu m'en épargner le ridicule.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ? car enfin, ma sœur, je puis vous parler franchement : Vous aviez des galanteries de part & d'autre.

LA COMTESSE.

Tout cela n'étoit qu'un jeu ; & il nous en coûtoit assez : Mais il faut du moins sauver les apparences ; & heureusement j'étois as-

sortie avec quelqu'un qui craignoit, autant que je fais, tout ce qui a mauvais air. Nous avions pris de concert de justes mesures pour n'être pas même soupçonnés. Sa mort pensa tout découvrir. Il fut tué à l'armée, comme vous savez : c'étoit un accident auquel je n'étois pas préparée. Je ne pus retenir les premiers mouvemens. Cependant j'eus la consolation d'entendre quelqu'un, au chevet de mon lit, qui disoit tout bas : Son jeu est outré. Je pourrois vous conter sur cela mille traits singuliers, qui vous divertiroient : mais je n'ai pas le loisir. Il faut que j'aie choisir des étoffes, après que j'aurai dit quatre mots à ma fille... Dubois ?

Dubois entre.

DUBOIS.

Que veut madame ?

COMÉDIE. 151

LA COMTESSE.

Faites venir ma fille. *Dubois sort.*

LA COMTESSE.

Au moins, monsieur, n'abusez point de la confiance que je vous ai témoignée ?

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur. Je n'ai nulle envie de faire tort ni à vous, ni à votre famille, qu'on soupçonneroit peut-être des mêmes singularités.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE;

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

AH! quelle révérence; elle est à faire horreur ! Je voudrois que

Giv

Marcel eût vu cela. En récompense, vous voilà joliment mise ! Eh ! où avez-vous pris cette garniture de robe ? Elle n'est assurément pas de la Duchap ; je n'ai rien vu de si maussade , si ce n'est votre coëffure. Le tout est bien assorti ! Je parie que tous ces chiffons-là ont été pris au palais. Et ce joli panier ? me direz-vous qu'il est de la German ?

JULIE.

Vous sçavez, madame, que je ne choisis rien.

LA COMTESSE.

Vous avez des femmes pernicieuses, qui , malgré toute l'attention que j'ai pour qu'on ne mette rien sur vous qui ne sorte de la main des meilleures ouvrières , introduisent des chiffonnières, & vous font agréer leurs vilaines guenilles. Tout cela est aussi ajusté

COMÉDIE. 153

d'un grand goût ! ... & ce rouge ,
qui semble vouloir être naturel ,
est une vraie ridiculité.

JULIE.

J'avoue , madame , que je me
suis un peu amusée ce matin : cela
m'a fait presser mon habillement.

LA COMTESSE.

Et à quoi , s'il vous plaît , vous
êtes vous amusée ?

JULIE.

A lire.

LA COMTESSE.

A lire ? & qui s'est jamais avisé
de lire ? Celui-là est admirable !
Oh ! je serois curieuse de sçavoir
ce que vous lisiez.

JULIE.

Madame , je lisois quelque cho-
se de l'histoire Romaine.

LA COMTESSE.

En voilà bien d'une autre ! Ap-
prenez , mademoiselle , qu'il ne

G v

faut ſçavoir que l'hiftoire du jour ; & ſi l'on veut lire , que ce ſoit des brochures encore toutes mouillées ; car dès qu'elles ſont ſèches , on n'en parle plus. Il eſt aſſez à propos , le jour qu'elles paroiffent , d'en dire ſon avis , ſoit qu'on les ait vues , ou non : on en a entendu parler , cela ſuffit. En vérité , monſieur , on a grande raiſon de dire que l'éducation des enfans n'eſt pas une choſe aifée ! Vous ne pouvez vous imaginer à quel point j'ai été occupée de celle de ma fille ; & vous voyez le ſuccès. Cela eſt propre à tout faire abandonner.

LE CHEVALIER.

Oh ! je vois bien , ma ſœur , qu'un tel plan d'éducation a dû vous coûter beaucoup à faire & à ſuivre ; mais autant que j'en puis juger , ce n'étoit pas là le plus propre pour le caractère de ma nièce.

COMÉDIE. 155

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?
Le caractère... A-t'on un caractère ? N'est-elle pas faite pour vivre dans le monde ? Faut-il qu'elle soit autrement que les autres ?

LE CHEVALIER.

Quand elle s'en éloigneroit en bien des choses , il n'y auroit pas grand mal. (*Dubois entre.*)

DUBOIS.

Voilà des marchands qui apportent les étoffes que madame a demandées pour le meuble qu'elle fait faire. (*Dubois sort.*)

LA COMTESSE.

J'y suis bien forcée. Je n'ai point de lit d'hyver en baldaquin ; & je ne puis plus du tout dormir dans les autres.

LE CHEVALIER.

Je n'aurois jamais cru le sommeil assujéti à la mode.

Gvj

Allez, mademoiselle, vous r'habiller; & si vous n'êtes infiniment mieux, ne comptez pas que je vous mene à l'opéra. Je vous prie, chevalier, de ne la point soutenir dans toutes ses mauvaises façons: car pour peu qu'elles augmentent, j'en suis si rebutée que je la mettrai dans un couvent.

JULIE *bas.*

Que n'y suis-je déjà!

(*Dubois entre.*)

DUBOIS.

Madame la marquise de Roianne demande si elle peut voir madame?

LA COMTESSE *à Dubois.*

Faites-la entrer: & dites à ces marchands de m'attendre dans ma chambre. (*Au chevalier.*) C'est une femme charmante qui, pres-

C O M É D I E. 157

qu'étrangere, a si bien pris l'air & les façons du monde, qu'elle semble y être née.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

A H, marquise ! quelle fortune vous amene ici ? Je ne sçavois plus ce que vous étiez devenue.

LA MARQUISE.

J'ai passé presque tout l'été à la campagne, & j'y retourne. Paris est odieux : il n'y a personne, on s'y ennuye à périr. Je ne sçais comme vous pouvez faire pour y tenir.

LA COMTESSE.

J'ai chargé Florimond nom-

158 LA MODE,

mément aujourd'hui , de m'aller chercher une guinguette où je veux passer le reste des beaux jours ; moins pour quitter la ville , que pour éviter de fottes gens , & encore de plus fottes questions.

LA MARQUISE.

Sur quoi ?

LA COMTESSE.

Une fille , un mariage rompu ; des miseres.

LA MARQUISE.

Ah , oui ! On disoit que votre fille s'alloit marier. Cela ne valoit donc rien ?

LA COMTESSE.

Du bien , de la naissance , de l'avancement dans le service ; mais rien que cela : point de monde , point d'agréments.

LA MARQUISE.

Pour un mari , on n'y regarde pas de si près.

COMÉDIE. 159

LA COMTESSE.

Vous avez raison. Mais il s'est trouvé des circonstances si affaiblissantes, si.... Cela ne vaut guere la peine d'en parler. ConteZ-moi plutôt de vous. Il y a cent mille ans que je ne vous ai vue ; je crois, en vérité , pas , depuis le souper que nous fîmes chez la petite Céline. Elle est gentille. Qu'en avez-vous fait ? Elle paroissoit vous aimer à la folie.

LA MARQUISE.

Elle a passé l'été à la campagne ; il n'y a que cinq ou six jours qu'elle est de retour. L'embarras, où actuellement elle se trouve, fait pitié. Son amant est en Italie : ils ne reviendront point cet hyver. Je fus hier toute la soirée avec elle. Je la trouve véritablement à plaindre.

160 LA MODE,

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elle l'aime ?

LA MARQUISE.

Non , mais elle vit avec lui.
C'est un homme qui lui convient ,
dont le choix lui fait honneur , qui
a même de fort bons procédés :
car , quoiqu'il ait bien des passa-
des , c'est décemment , & de fa-
çon qu'elle n'est pas obligée de le
sçavoir. Vous croyez bien cepen-
dant qu'elle ne l'ignore pas ; mais
elle est trop avisée , pour vouloir
que cela fût autrement. Elle sçait
bien qu'on n'a les gens agréables
qu'à cette condition , & que rien
n'est plus suspect du côté des agré-
mens que la trop grande fidélité.

LA COMTESSE.

Sans doute. Mais qu'est-ce qu'il
y a d'embarrassant à tout cela ?

LA MARQUISE.

Vous voyez bien qu'elle ne peut

COMÉDIE. 161

pas passer l'hyver fans avoir quelqu'un. Une femme aussi jeune, aussi jolie; cela paroîtroit trop bizarre. D'un autre côté, elle craint que Damis, qui ne laisse pas d'avoir quelquefois des caprices, ne prenne un travers sur cela; & elle voudroit ne le pas perdre. Car, à tout prendre, il lui convient mieux qu'un autre. Moi, je ne sçais du tout comment la conseiller. Elle fera ce qu'on voudra. C'est la créature la mieux née que je connoisse, & qui ne songe qu'à se conduire de la maniere qui donnera le moins de prise sur elle.

LA COMTESSE.

Rien de plus ridicule que de n'avoir personne sur son compte. Voudroit-elle qu'on la soupçonnât d'une constance romanesque, ou d'un abandon humiliant? Et d'ailleurs comment faire des par-

ties avec elle? on ne sçait qui en mettre.

LA MARQUISE.

Cela est assez vrai. Mais vous, comtesse, où en êtes-vous?

LA COMTESSE.

Toujours le même. Ce n'est pas que je ne sente la mauvaise grace d'une vieille affaire; mais je suis si paresseuse & si fort d'habitude, que tout changement me coûte. Cela est au point que je ne puis pas non plus me défaire de mes valets qui me font enrager.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, je suis résolue de me défaire de mon dogue: son humeur est insoutenable.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il s'avise d'être jaloux?

LA MARQUISE.

Bon! nous ne sommes pas sur ce

COMÉDIE. 163

pied-là. C'est de l'humeur, de la pure humeur, de la contradiction sans mesure & sans fin. Je le pris, parce qu'il est gai & divertissant; car il a de bons intervalles. Il me faisoit rire & m'amusoit beaucoup. Il gagnoit dans ce temps-là; il a perdu depuis tout son argent; je ne sçais si c'est ce qui a donné l'effor à cette humeur diabolique à laquelle je ne puis plus tenir; il faut nous séparer. Je l'ai gardé un temps fort honnête. Changer trop tôt, cela a un air de légèreté. Mais à dire vrai, sans la dernière campagne, où il a été blessé, je n'aurois pas persévéré jusqu'à ce moment-ci; il a fallu voir ce que cela deviendrait. Le voilà revenu; je songe tout de bon à m'en débarasser.

LA COMTESSE.

Lui donnerez-vous son congé?

LA MARQUISE.

C'est ce que je voudrois éviter. Sa vanité sera blessée : il me faudra effuyer des scènes d'emportement désagréables. J'aime mieux faire en sorte qu'il me quitte.

LA COMTESSE.

Il est bien piquant d'être quittée.

LA MARQUISE.

D'accord : mais enfin il est de mon voyage à la campagne. Je le mene comme un chien qu'on veut perdre. Il y a dans le voisinage une petite femme qui a un visage de fantaisie, dont je me promets beaucoup..... Ah, comtesse ! si vous vouliez, sans aller plus loin, me l'enlever, vous seriez charmante ; & je suis fure qu'il ne tiendrait qu'à vous. J'ai envie de lui donner un rendez-vous ici pour cette après-dîner. Je prétexterai

COMÉDIE. 165

quelqu'affaire , & nous tenterions celle-ci.

LA COMTESSE.

Ma belle marquise, à l'éloge que vous m'en avez fait , vous ne devez pas croire que je vous joue un pareil tour.

LA MARQUISE.

Non , non ; son humeur ne se montre pas d'abord. Il a d'ailleurs des choses fort aimables , de la plaisanterie , le ton du monde , une très-jolie figure. Eh bien ! vous en ferez quitte pour vous défaire de lui à la première frasque. En vérité , je le supporterois plutôt tel qu'il est , que votre grand & triste Florimond. Car enfin , ma comtesse , permettez-moi de vous dire que je le trouve fort ennuyeux.

LA COMTESSE.

Eh ! qui le sçait mieux que moi ?
Mais je ne le vois guere , quoique

166 LA MODE,

nous foyons toujours ensemble.
Les spectacles, les promenades,
le jeu prennent tout mon temps.
J'ai toujours assez de monde chez
moi quand j'y suis; & si par hazard
je me trouve seule avec lui, je le
fais chanter; car il est vrai qu'il n'y
a pas moyen de l'entendre parler.

LA MARQUISE.

Je crois qu'il n'a point du tout
d'esprit.

LA COMTESSE.

Oh! mais l'esprit, cela ne fait
rien. Une femme ne s'attire pas de
blâme d'être attachée à quelqu'un
qui manque de ce côté-là, pourvu
qu'il n'y ait rien à dire sur la figure
& l'air du monde; & c'est à quoi
j'ai pris garde. Florimond est fait
à peindre, & personne ne se met
si bien.

LA MARQUISE.

Je vois que je n'ai rien à atten-
dre de vous.

COMÉDIE. 167

LA COMTESSE.

Je vous l'ai déjà dit : Je ne puis souffrir le remue-ménage. D'autres gens, d'autres allures ; il faut tout bouleverser : & véritablement on ne peut décider ce qui coûte le plus , ou de maintenir d'anciennes liaisons , ou d'en faire de nouvelles : l'une & l'autre ont bien des difficultés. Mais, belle dame , vous qui êtes si décidée , vous avez sans doute un choix tout fait ?

LA MARQUISE.

Non , pas encore. Mes amis , qui sçavent à peu près où j'en suis , m'ont fait plusieurs propositions : je ne laisse pas d'être embarrassée à me déterminer. On m'a parlé de Philinte.

LA COMTESSE.

Il est fort à la mode ; c'est un

grand point : j'avoue cependant qu'il ne me plairoit pas.

LA MARQUISE.

On se l'arrache , c'est à qui l'aura : il est vrai qu'on le garde si peu , que dans huit jours ce seroit à recommencer. J'aime mieux quelque chose d'un peu plus fixe. Il y en a un autre d'une figure charmante , à ce qui m'a été dit (car je ne l'ai jamais vu) : mais c'est un homme qui a des singularités. Il veut du mystere dans ses galanteries , & prétend qu'on ne sçache pas à qui il est attaché. Vous m'avouerez qu'il y a peu de femmes assez dupes pour vouloir supporter les sujettions d'un engagement , sans y rien trouver qui flatte la vanité : car enfin il ne faut pas croire que les frais n'en soient pas grands. C'est bon marché quand les complaisances se partagent par moitié :
combien

COMÉDIE. 169

combien de femmes se voient obligées d'en porter les trois quarts ?

LA COMTESSE.

Et quelquefois le tout. C'est ne guere connoître la vie des femmes du monde, que de la croire aisée : elle est plus austere que la vie retirée.

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez bien raison. Il n'y a qu'à voir en détail comment se passent nos journées. Le matin, quelle discussion avec les ouvriers, les marchands, pour le choix des parures ! quels soins pour avoir ce qu'il y a de plus nouveau, de meilleur goût, & pour n'être pas prévenue sur une mode ! Ensuite les cartes, les billets qu'il faut écrire pour l'arrangement des parties. Tout cela mene jusqu'au dîner. On dîne.... On ne dîne point ; car il faut souper. Après vient l'ex-

Tome III.

H

170 LA MODE,

cessif travail d'une toilette faite avec toute l'attention que demande la nécessité de se bien mettre. A peine a-t'on fini, qu'on sort pour les spectacles : il faut toujours tout voir, ou plutôt être vue par tout. Enfin l'on va souper, & la nuit se passe à cavagnole.

LA COMTESSE.

Et lorsque le jour paroît, si malheureusement on se trouve accablée de sommeil, il faut encore dire qu'on ne peut pas se résoudre à se coucher. Vous en direz tout ce que vous voudrez ; pour moi, je m'imagine qu'il y a beaucoup plus d'avantage (surtout pour les personnes paresseuses comme je suis), dans le parti de ces brillantes retraites, où l'on semble reprendre un nouvel éclat. Vous ne le croiriez pas, je suis quelquefois tentée d'en faire l'essai.

COMÉDIE. 171

LA MARQUISE.

Ah! gardez-vous-en bien. N'y eût-il que le préliminaire, il est affreux : plus de rouge, plus de spectacles : la parure est encore un article qu'il faut céder.

LA COMTESSE.

On en quitte le faste, l'on en réserve le bon goût. Il y a une sorte de visage à qui cette apparente simplicité ne sied que mieux. Il faut être d'une jeunesse rare, pour ne recevoir aucun dommage de l'excessive parure.

LA MARQUISE.

Et l'amant, qu'en fait-on ?

LA COMTESSE.

C'est l'occasion la plus favorable de se séparer, sans avoir l'embarras d'un nouvel embarquement. En attendant que nous examinions plus à fond cette affaire, venez me donner vos avis sur un me-

H ij

ble que je veux qui soit unique:
Mais votre Acaste ne seroit-il pas
d'un conseil excellent?

LA MARQUISE.

C'est le goût le plus exquis que
nous ayons : vous ne pouvez rien
faire sans lui. Allons , je lui écri-
rai un mot dans votre cabinet.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACASTE, ORNAC.

ORNAC.

AH! vous êtes ici, mon cher Acaste? Seriez-vous ami de la maison?

ACASTE.

Ami, non; connu, oui.

ORNAC.

Eh! qu'y venez-vous faire? Il n'y a personne.

ACASTE.

C'est ce qu'on m'a dit à la porte: mais j'ai voulu vérifier le fait; car on m'avoit expressément re-

174 LA MODE;

commandé de m'y trouver de bonne heure.

ORNAC.

Seroit-il indiscret de s'informer qui vous a donné cet ordre ?

ACASTE.

Une dame pour laquelle j'ai des complaisances.

ORNAC.

Et qui sans doute en a pour vous ?

ACASTE.

Par-ci, par-là.

ORNAC.

Mais votre déesse, la voilà donc oubliée ?

ACASTE.

Oh ! ces divinités-là disparaissent dès que la toile est baissée : elle m'a tenu toute la campagne ; ce n'est pas mal aller.

ORNAC.

Je vous ai cru engagé tout de

COMÉDIE. 175

bon, quoique mal assorti.

ACASTE.

Tu te moques. Avec des reines de théâtre, prend-on les choses si sérieusement ?

ORNAC.

Quand ç'auroit été une femme du premier rang, vous n'y auriez pas mis plus de mystère.

ACASTE.

J'y en aurois mis beaucoup moins ; cela n'eût pas été si bon à cacher. Mais notre nymphe est médiocrement jolie, & même pas trop bonne actrice ; il n'y avoit pas là de quoi se vanter. Ce n'est pas tout : des raisons plus graves m'obligeoient de tenir le cas secret. Voici le fait. Quand je partis pour la campagne, j'avois perdu outrageusement. Une petite Provençale, avec qui je m'étois engagé en faveur du climat, me

H iv

prêta ce qu'elle avoit d'argent, & même mit noblement ses pierres en gage, pour rendre la somme plus honnête. Je pensai que l'emploi de ses deniers à l'entretien d'une comédienne de peu de distinction pouvoit choquer la vanité, & lui donner sur sa belle action des remords dont les suites m'auroient embarrassé; car ce n'étoit point du tout le moment où je pouvois lui rendre son argent. Tu m'as mis à l'abri de cet accident, en laissant passer l'aventure sur ton compte; & ce n'est pas un petit service que tu m'as rendu.

ORNAC.

Oui : mais je pourrois m'être fort mal servi moi-même, par cette sottise complaisance où je me suis laissé entraîner. J'ai peur que mon pere n'ait oui dire quelque chose

COMÉDIE. 177

de cette prétendue galanterie, dont on a beaucoup parlé à l'armée. Il me fait mauvaise mine ; & il est tout propre à me regarder comme un homme perdu qui déshonore sa famille, s'il a le moindre vent de cette affaire.

A C A S T E.

Tu es bien nigaud, de te mettre en peine pour cela ! Ton pere radote sans doute. N'est-il pas vieux ?

O R N A C.

Il n'est pas jeune ; mais il ne radote point.

A C A S T E.

Oh ! il ne radote pas : il doit radoter. Il n'y a qu'à le prendre sur ce pied-là.

O R N A C.

Vous traitez tout légèrement ; Acaste ; c'est votre façon. Ce n'est pas la mienne : car, outre le respect

H v

178 LA MODE;

que je dois à mon pere.

A C A S T E.

Ah ! mon petit Caton , laisse-
là tes formules. Je veux te façon-
ner ; tu sçais que je l'ai entrepris.

O R N A C.

Je doute du succès. Mais ce
n'est pas cela dont il est question.
J'ai une affaire sérieuse , & très-
sérieuse, où j'entrevois que vous
pourriez me servir.

A C A S T E.

Est-ce que tu veux te battre ?

O R N A C.

Non. C'est que je veux me ma-
rier...

A C A S T E.

Ah, ah, ah ! Celui-là est digne
de toi. Tu veux te marier ?

O R N A C.

Ris tant que tu voudras : il y a
bien pis ; c'est que je suis amou-
reux à en perdre l'esprit.

COMÉDIE. 179

ACASTE.

Tu n'as plus rien à ménager ; tu
Pas perdu d'avance. Tu veux te
marier ! Cette belle affaire est-elle
bien avancée ?

ORNAC.

Elle étoit faite ; elle est rom-
pue. Je voudrois engager mes
amis à la renouer , & porter mon
pere à des démarches pour lesquel-
les il montre de la répugnance.

ACASTE.

Ah ! ce n'est plus ton pere ; c'est
toi, mon enfant, qui radotes...
Mais si je ne puis guérir ta folie,
je veux la servir. Dis-moi com-
ment ? Quelle est ta maîtresse ?

ORNAC.

C'est une créature parfaite. La
beauté , les graces , l'esprit ; ja-
mais tant de charmes ne se sont
trouvés réunis ; & surtout sa naï-
veté est à enchanter.

H vj.

ACASTE.

Je le crois. Mais voilà, de toutes les instructions, celle qui m'est la moins nécessaire. Dis-moi plutôt son nom, afin que je voie si je connois quelque chose de ce qui l'entoure.

ORNAC.

L'on m'a dit que Dorante son oncle vient d'arriver : il passe pour un homme sensé. Le connoîtriez-vous ?

ACASTE.

Je ne connois guere de ces gens-là : j'ai pourtant vu celui-ci, mais peu.

ORNAC.

Il loge dans cette maison avec sa sœur. J'y suis venu pour le voir. Il est parti. Je l'attens.

ACASTE.

Quoi ! c'est la fille de la comtesse à qui vous en voulez ? Si elle

COMÉDIE. 181

réssemble à sa mere, te voilà bien loti! Elle est ridicule à l'excès; & son amant, le plus grand fat que nous ayons vu de nos jours; un belâtre, occupé de sa figure, plus triste & plus sot que tous les sots du monde ensemble.

ORNAC.

Rien n'est plus différent que la mere & la fille.

ACASTE.

Tant mieux. Oh ça, je te dirai que je ne la connois guere, cette comtesse: mais ma petite marquise est par fois de ses amies; & ce moment-ci pourroit bien être un redoublement d'amitié entr'elles; car j'ai reçu, de leur part, un billet très - pressant pour me rendre ici. Mais mes deux folles, sans songer au rendez - vous, s'en sont allées à l'opéra. Le fuisse m'a dit qu'elles étoient en petite loge,

182 LA MODE;

& n'en verroient pas la fin. J'irai y faire un tour, & reviendrai avec elles.

ORNAC.

Ne soupçonnez-vous point ce qu'elles vous veulent? Sçavent-elles que je suis en liaison avec vous? Ne feroit-ce point de moi qu'elles voudroient vous parler?

ACASTE.

Non, je ne crois pas qu'elles sçachent que nous nous connoissions: je n'en ai rien mandé à la marquise. Je m'imagine qu'il s'agit de quelque assortiment de meubles.

ORNAC.

Mais avant que de confier mon affaire à votre marquise, je voudrois sçavoir quelle femme c'est; si elle nous servira fidelement. Etes-vous sûr de son cœur?

ACASTE.

Non pas de son cœur, mais de

COMÉDIE. 183

son activité. Elle ne s'intéresse à rien, & se mêle de tout. Oh ! c'est une espèce rare. Elle me pique par sa singularité, & me retient par la variété de son caractère. Elle a une humeur enragée, & me taxe d'en avoir outrément ; mais c'est ma gaieté avec d'autres qu'elle appelle de l'humeur avec elle. Le tout ensemble, elle est aimable, quoiqu'un peu trop folle.

ORNAC.

Tout cela bien pesé, je ne vois pas qu'on en puisse tirer parti pour la négociation dont il s'agit.

ACASTE.

Oh ! te voilà bien avec tes poids & tes mesures ! On ne feroit jamais rien, si on y regardoit de si près. Je te dis, moi, qu'elle fera merveilles. Elle dira à la comtesse que tu es mon ami, un homme charmant ; elle n'osera jamais en dou-

184 LA MODE,

ter, & fera comblée de te donner sa fille, qu'elle croira marier splendidement.

ORNAC.

Mais, il faudroit sçavoir les raisons qu'elle a eues de se dédire à la veille de la conclusion.

ACASTE.

Pauvre esprit ! où vas-tu chercher des raisons dans la conduite d'une femme ? & à quoi bon apprendre ce qu'elle a pensé le matin, puis l'après - dîner, puis le soir ? Et qui voudrois-tu qui pût entendre, comprendre & retenir les idées qui se sont présentées, croisées, renversées dans une telle tête ?

ORNAC.

Il est si singulier de me voir refuser une fille que je devois épouser le lendemain !

COMÉDIE. 185

ACTE.

Tu as beau te déplorer. Nous ne pouvons pas faire que ta noce soit faite : tâchons seulement qu'elle se fasse. C'est dommage, il est vrai, de ne pouvoir accroître l'éternité d'un mariage de tout le temps qui l'a précédé ! Cependant partons d'où nous sommes, sans rabâcher inutilement sur le passé. Bon ! pendant que je rabâche ainsi avec toi, j'oublie l'opéra où il faut que je me trouve. Adieu ; jusqu'au revoir.

SCENE II.

ORNAC *seul.*

C'EST bien le comble du malheur, de n'avoir pour ressource que de telles gens. Mais cet hom-

186 LA MODE;

me raisonnable que j'attens , n'arrivera-t'il point ?

SCENE III.

ORNAC, LE CHEVALIER.

ORNAC.

MON SIEUR, vous voyez un malheureux qui n'espere qu'en vous. Madame votre sœur vous a dit sans doute les motifs du cruel traitement qu'elle m'a fait : je vous conjure de vouloir me les apprendre.

LE CHEVALIER.

J'ai vu ma sœur en arrivant, monsieur. Je l'ai questionnée sur cette bizarre aventure , dont je ne suis ni moins surpris , ni moins fâché que vous : elle m'a beaucoup parlé & ne m'a rien dit ; du moins n'ai - je

COMÉDIE. 187

rien compris à toutes les niaiseries qu'elle m'a débitées. Je vous avouerai , toute ma fœur qu'elle est , que ses fantaisies la dominent souverainement , & ne se soumettent qu'à d'autres caprices. La raison n'y peut rien ; & de quelque maniere qu'on la lui présente , on ne fait que l'affermir & l'indigner contr'elle. Je ne sçais donc , avec toute l'envie que j'ai de vous servir , comment m'y prendre.

ORNAC.

Mais , monsieur , si mon pere venoit lui parler , s'il pouvoit découvrir à quoi tient ma disgrâce , on mettroit tout en œuvre pour réparer ce qui a pu lui déplaire.

LE CHEVALIER.

Quoique j'espere peu de ce moyen , je ne vois pas d'inconvénient à le tenter.

ORNAC.
Je vais de ce pas me jeter aux pieds de mon pere , & faire en sorte qu'il vienne s'expliquer avec madame votre sœur. Mais voudra-t-elle le voir ?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut certainement refuser de l'entendre.

ORNAC.

Si vous avez pitié de mon sort , daignez , monsieur , vous trouver à cette entrevue.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets. Allez , monsieur : puisse le succès répondre à mes desirs très-conformes aux vôtres.



SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

JE n'espere rien : la vue du baron ne fera que la cabrer. Sa perruque ne sera pas bien mise, son habit sera mal fait : elle ne voudra jamais l'écouter. Peut-être n'aura-t'il pas des bas blancs : en voilà assez pour tout perdre. Oh ! tête de femme ! prodige d'extravagance ! . . . Mais voici ma niece : il faut que je sçache ce qu'elle pense, avant que de prendre à cœur cette affaire-ci.



SCENE V.

LE CHEVALIER, JULIE.

JULIE.

JE vous cherchois , mon cher oncle. Avez-vous remarqué ce que ma mere vous a dit en vous quittant ? Je la crois disposée à me mettre dans un couvent : ne pourriez-vous pas la fortifier dans ce dessein ?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous , ma nièce ? Vous voudriez être dans un couvent ?

JULIE.

Hélas ! oui , mon oncle.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi cela ?

COMÉDIE. 191

JULIE.

Le monde est si pénible, si difficile ! il faut prendre tant de soin pour lui ! Si vous avez un cheveu mal arrangé ; ma mere dit qu'il ne vous le pardonne pas : le moyen de le contenter !

LE CHEVALIER.

Votre mere dit ce qu'il lui plaît... C'est votre mere ; je n'ai rien à dire. Mais il faut sçavoir qu'il y a monde & monde : un, tout frivole, à qui on ne plaît en effet que par des futilités ; un autre, que plus proprement on peut appeller le public, s'attache à l'essentiel ; & c'est celui-là dont on doit rechercher l'approbation.

JULIE.

Ma mere ne le connoît donc pas ; je ne lui en ai jamais oui parler. Je ne le connois pas non plus ; je ne sçaurois comment m'y prendre

avec lui : j'aimerois mieux le cou-
vent.

LE CHEVALIER.

Votre mere vous aime.

JULIE.

Je l'aime aussi, mon oncle : mais
je voudrois qu'elle me dispensât
d'aimer les choses que je n'aime
pas, & qu'elle me laissât prendre
plaisir à celles qui me plaisent ;
j'en goûterois mieux le bonheur
de vivre avec elle.

LE CHEVALIER.

Ma chere nièce, parlez-moi
avec confiance. Il a été question
de vous marier ; quelle étoit vo-
tre volonté sur cela ?

JULIE.

Ah, mon oncle ! est-ce que j'ai
une volonté ? elle est si rompue,
qu'elle ne peut me servir à rien.

LE CHEVALIER.

Vous êtes jeune ; c'est bien fait
d'être

COMÉDIE. 193

d'être soumise. Cependant si celui qui devoit vous épouser ne vous déplaît pas, comme c'est un bon parti, il faudroit tâcher de faire revenir votre mere de ses préventions contre lui.

JULIE.

Oh, mon cher oncle! cela ne seroit pas possible. Ma mere dit qu'il est sans goût, sans connoissance des usages; que ses tabatieres sont plates, point guillochées; qu'il ne se met pas bien; qu'elle a vu du premier coup d'œil que ses habits ne sont pas faits par Paf-fau. Elle lui a aussi remarqué une veste d'un dessein de l'année passée, & en a été fort choquée. Moi, cela ne me fait rien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là tout ce qu'elle lui reproche?

Tome III.

I

JULIE.

Oh ! bien d'autres choses : qu'il parle de nouvelles ; qu'il raisonne sur des affaires politiques , & n'est au fait de rien sur les intrigues du monde ; enfin qu'il est farci de ridicules qui sautent aux yeux. Mais , mon oncle , est-ce qu'on a des yeux différens les uns des autres ? car avec les miens je ne vois point cela.

LE CHEVALIER.

Les vôtres , ma nièce , comment vous le font-ils voir ?

JULIE.

Je ne sçaurois bien vous le dire ; mais . . . d'une manière qui plaît.

LE CHEVALIER.

Et son esprit , comment le trouvez-vous ?

JULIE.

Je ne sçais pas s'il parle bien ;

COMÉDIE. 195

mais tout ce qu'il dit, c'est ce que je pense.

LE CHEVALIER.

Vous aime-t'il ?

JULIE.

Comment sçavoir cela , mon oncle ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! ne vous a-t'il pas parlé ?

JULIE.

Très-peu ; j'étois toujours si près de ma mere !

LE CHEVALIER.

Encore, que vous a-t'il dit ?

JULIE.

Des choses que je crois qu'on dit toujours.

LE CHEVALIER.

Vous sembloit-il qu'il les pensât ?

JULIE.

Mais. . . . mais oui , mon oncle.

LE CHEVALIER.

C'est assez : je veux travailler à renouer l'affaire. Voilà votre mere & sa compagnie , qui reviennent de l'opéra. Retirez-vous : je reste , pour me donner le divertissement de les entendre.

 S C E N E V I.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, ACASTE.

LA MARQUISE.

AH, monsieur le chevalier ! vous êtes ici ? Je vous croyois encore je ne sçais où , bien loin. Dites-moi , je vous prie , Acaste , de quoi vous a entretenu Clarimond qui étoit à côté de vous dans le balcon ?

ACASTE.

Il me parloit de sa capacité, de

COMÉDIE. 197

ses talens, du tort qu'on a de ne le pas employer : il est faisi d'étonnement du peu d'usage qu'on fait de lui : cet aveuglement lui pronostique la ruine de l'état. Je l'ai persifflé à outrance : oh ! cela a été délicieux. Il a voulu me retenir à souper : mais j'étois déjà si rassasié de lui , que je n'ai pas été tenté de l'excellente chere qu'il fait.

LA COMTESSE.

Il a du goût, mais point de génie : il n'a pas inventé un seul mets qui puisse lui faire un nom. Vous aviez encore un bon original de l'autre côté : c'est l'homme le plus ridicule....

ACASTE.

Original, oui. Ses travers sont à lui, comme les traits de son visage. Je ne le trouve pas ridicule :

198 LA MODE;

il n'a rien d'affecté; il n'est qu'extravagant.

LA COMTESSE.

Belise ne l'a-t-elle pas à présent?

A CASTE.

Elle l'avoit hier; je ne sçais si elle l'a encore aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est la contre-partie : elle n'a rien qui soit à elle; son visage, le son de sa voix, tout est d'emprunt.

A CASTE.

Et son esprit? Elle répète le plus proprement du monde le sentiment des autres, n'hazarde jamais le sien; & s'il lui arrive d'oublier sa leçon, elle reste court, comme les oiseaux sifflés, à la moitié d'un air qu'ils ont appris.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas excédé de voir éternellement Aurélie & Cléon au

COMÉDIE. 199

spectacle, avec l'air ennuyé qu'ils y apportent?

ACASTE.

Cet ennui est l'ennui qu'ils ont l'un de l'autre.

LA MARQUISE.

Et que ne se quittent-ils?

ACASTE.

Cléon, je ne sçais par quelle bonté d'ame, ne veut pas la laisser, qu'elle n'ait quelqu'un. Il fait tout ce qu'il peut, pour lui trouver un amant; il vante ses agréments, sa complaisance. Il ne séduit personne: on la voit passée; on la lui laisse. Mais, à propos, je n'avois pas encore vu cette petite Hortense, qu'on vient de marier: elle est vraiment jolie! c'est la jeunesse même.

LA COMTESSE.

Mais, non; ce n'est point la jeu-

200 LA MODE,

néfse , c'est l'enfance : il faut voir
ce que cela deviendra.

ACASTE.

Et sa sœur , qui est toute arri-
vée au point où elle doit être ,
la comment trouvez-vous ?

LA COMTESSE.

Elle a des traits.

ACASTE.

Il n'y en a pas un de manqué ;
& tous sont faits l'un pour l'au-
tre.

LA COMTESSE.

Je ne lui trouve point de phy-
sionomie.

ACASTE.

Elle en a , madame la comtesse ;
& , qui pis est , des graces.

LA MARQUISE.

On convient qu'elle est belle :
mais je ne sçais pourquoi j'en ai-
merois mieux une autre.

COMÉDIE. 201

ACASTE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

Oh ! c'est la mere qui étoit admirable !

LE CHEVALIER.

Eh ! oui : celle-là est morte.

LA MARQUISE.

Enfin voilà un mot que nous avons arraché de monsieur le chevalier , qui , je crois , n'a pas daigné nous écouter !

LE CHEVALIER.

J'ai admiré la revue exacte que vous avez faite des spectateurs : reste à sçavoir comment vous avez trouvé le spectacle.

LA MARQUISE.

Je ne l'ai ni regardé , ni écouté. Qu'est-ce qu'ils ont joué , comtesse ?

LA COMTESSE.

C'est ce maudit opéra ennuyeux

à mourir, exécuté à faire horreur ; dont la musique fait grincer les dents : on l'a vu mille fois. Je ne sçais comme il s'appelle.

LE CHEVALIER.

J'ai beau vivre dans le monde ; je serai toujours étonné qu'on aille avec empressement à un spectacle pour ne le voir ni l'entendre , & qu'on en revienne sans sçavoir ce que c'est : quel plaisir y prend-on ?

LA COMTESSE.

Mais ne diroit-on pas qu'on ne doit songer qu'à son plaisir ? La vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir.

LA MARQUISE.

Oh ! je ne vous passe pas celui-là : pour moi, je me divertis fort au spectacle ; & quand je n'aurois vu aujourd'hui que la parure de quinze ans à la très-chère Cidali-

fe, dont le visage en prononce cinquante, je ne regretterois pas ma peine. Mais j'ai remarqué cent choses plus plaisantes les unes que les autres. Avez-vous vu l'air composé de la petite Felice? Son chevalier étoit dans le balcon, qui l'observoit curieusement. Elle avoit besoin d'une grande adresse pour faire passer quelques lorgneries de l'autre côté, sans qu'il s'en aperçût.

A C A S T E.

Oh! cela étoit bon à voir! J'en ai encore attrapé quelque chose.

L A C O M T E S S E.

Je n'y ai pas pris garde. Ce qui m'a fixée, c'est l'affligée Doralie: on voit bien qu'elle a la mort dans le cœur. Il est vrai aussi qu'on lui a joué un cruel tour.

A C A S T E.

Eh! quoi donc? je ne le sçais pas.

I vj

LA COMTESSE.

Oronte étoit depuis longtemps son amant déclaré. Il a surpris des lettres écrites à un rival, non-seulement très-galantes, mais où il est tourné lui-même en ridicule. C'est un homme violent, qui n'a mis aucunes bornes à son ressentiment. Il a commencé par faire une liste très-nombreuse de tous ceux qui ont eu les bonnes grâces de la dame, & l'a donnée au public, avec de petites notes sur chaque aventure.

ACASTE.

Cela est fort !

LA COMTESSE.

Ce n'est pas sur cela qu'il se faut récrier : il n'y a guère de gens piqués qui n'en fissent autant. Mais, ce qui est infâme, abominable, & du plus malhonnête homme du monde ; c'est, qu'ayant découvert

COMÉDIE. 205

qu'elle met une sorte de blanc, dont personne ne s'étoit jamais apperçu, il l'a publié sur les toits.

LA MARQUISE.

Dévoiler ces choses - là, c'est n'avoir rien de sacré, & manquer totalement à la probité.

LE CHEVALIER.

Je suis édifié de voir que, dans la profession galante, on a sa morale, comme les brigands ont la leur.

LA MARQUISE.

J'oublie que j'ai l'affaire du monde la plus pressée; il faut nécessairement que je vous quitte.

LA COMTESSE.

Quoi! Vous ne voulez pas passer ici la soirée?

LA MARQUISE.

Cela m'est impossible. Mais je veux bien vous confier mon secret. J'ai vu chez Hébert une ta-

206 LA MODE;

batiere enchantée, dont la tête me tourne. Je l'aurois prise sur le champ, car je meurs de peur qu'elle ne m'échappe; mais la fantaisie de cet homme bizarre s'est tournée aujourd'hui à vouloir de l'argent. J'ai perdu, je n'en avois pas: il veut cent louis, cent cinquante, je ne sçais plus combien. Cela ne fait rien, pourvu que je trouve ce qu'il me faut, & que je n'aie pas le dégoût de voir une boëte si singuliere dans d'autres mains que les miennes. Je vais donc parler à quelqu'un, qui, je crois, facilitera mon affaire: & si j'ai ma boëte ce soir, je reviendrai pour vous la montrer.

LA COMTESSE.

Et mon meuble, vous ne le verrez donc pas?

LA MARQUISE.

Je vous laisserai Acaste, qui s'y

entend encore mieux que moi.

LA COMTESSE.

Je suis très-fâchée, marquise, que vous ne vouliez pas rester avec nous; vous auriez eu un beau cavagnole. J'aurois mandé à Dorimene de venir, & de nous amener des joueurs.

A C A S T E.

Oh! l'ennuyeuse bégueule!

LA COMTESSE.

Ne dites donc pas cela. C'est la meilleure femme du monde, qui ne parle jamais de personne.

A C A S T E.

En a-t'elle le loisir? Elle parle toujours d'elle.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'elle est d'une fottise outrée.

LA COMTESSE.

Mais, je voudrois sçavoir à quoi sert l'esprit? de quel usage il

est dans la société ? Il arrive si rarement d'en tirer parti , qu'il ne vaut pas la peine d'être recherché. Les merveilles ont leur goût à part , qui n'est point celui des autres. Dorimene fait tout ce qu'on veut , joue toujours , point heureusement , & perd de la meilleure grace du monde.

LE CHEVALIER.

Voilà un éloge complet !

A C A S T E.

Damon n'est-il point de plus mauvaise humeur qu'elle , quand elle perd ?

LA MARQUISE.

Personne à tous égards ne foutient les revers du jeu comme lui ; c'est le plus beau joueur , le plus aimable garçon du monde , & du meilleur commerce.

A C A S T E.

Il ne dit jamais un mot de vrai ,

COMÉDIE. 209

& ne ſçauroit rien taire de ce qu'il ſçait.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à ne pas croire ce qu'il dit, & ne lui point confier ſon ſecret : ſi l'on ne paſſoit pas les petits défauts, l'on ne vivroit avec perſonne.

ACASTE.

Il a une aventure par devers lui d'un dépôt joué, perdu, nié, qui ne lui fit pas un honneur infini.

LA MARQUISE.

Je ne vous dirai pas ſ'il eſt d'une probité à toute épreuve ; mais il eſt de bon compte au jeu, & c'eſt de quoi il ſ'agit.



SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
ACASTE, DUBOIS.

DUBOIS.

MONSIEUR le baron d'Ornac demande à voir madame, & la supplie qu'il puisse lui parler en particulier.

LA COMTESSE.

Mon fuisse est bien fuisse, d'avoir laissé entrer cet homme ! Je ne puis pas le voir ; que lui dirois-je ?

LE CHEVALIER,

Je ne sçais pas en effet ce que vous pourrez lui dire ; mais je sçais que vous ne pouvez refuser sa visite : ce seroit outrer les mauvais procédés.

COMÉDIE. 211

LA COMTESSE à *Dubois*.

Allez donc dire à ce baron qu'il n'a qu'à entrer... (*au chevalier*)
Chevalier, ne me quittez pas.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LA COMTESSE.

Acaste, si vous voulez passer dans ma chambre, vous examinerez mon meuble. J'expédierai le vieux baron lestement, & j'irai vous retrouver.

A C A S T E.

Ah, ah ! N'est-ce pas le pere de mon petit d'Ornac, brave comme l'épée qu'il porte ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous le connoissez ?

A C A S T E.

Nous avons fait la campagne ensemble, & nous ne nous sommes pas quittés.

LA COMTESSE.

A la guerre, comme à la guerre.
Vous aviez là une étrange compa-
gnie !

A C A S T E.

C'est, je vous jure, un joli gar-
çon.

LA COMTESSE.

Mais, où prend-t'il cela ? Il est
triste, il est plat : ah, fi !

A C A S T E.

Je vous dis, madame la com-
tesse, que j'en ferai quelque cho-
se.

LA COMTESSE.

De fort mauflade.

A C A S T E.

Non, non. Ce n'est encore qu'u-
ne ébauche : mais j'y mettrai la
dernière main..... Voilà tout de
bon le père ; je décampe.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LE BARON.

LE BARON.

MADAME, c'est avec crainte
de vous déplaire, que je me pré-
sente devant vous, & avec regret
de n'avoir pas été trouvé digne de
votre alliance.

LE CHEVALIER.

Ma sœur n'ignore pas, mon-
sieur, le cas qu'on doit faire de la
vôtre.

LA COMTESSE.

Ma fille est si jeune encore, &
si peu faite, que je n'ai pu me ré-
soudre à la marier.

LE BARON.

D'autres raisons, madame, vous

214 LA MODE;

ont fait retirer votre parole. On vous a tenu de mauvais discours de mon fils.

LA COMTESSE.

Oh ! point du tout.

LE BARON.

Que sert de diffimuler ? Vous avez appris la malheureuse aventure qui m'a causé tant d'inquiétude & de chagrin , quoique je n'aie jamais cru qu'elle pût avoir de suite. Mon fils est bien né ; il ne s'est porté aux folies qu'il a faites , pendant la campagne , qu'entraîné par les mauvais exemples , & moins par passion , que séduit par la sotte vanité d'imiter les mœurs du temps.

LA COMTESSE, *bas.*

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Je vois , madame , que vous me reprochez de ne vous avoir pas

COMÉDIE. 215

tout avoué dès qu'il fut question
 de l'union projetée : mais vous
 comprendrez la répugnance d'un
 pere à parler des extravagances de
 son fils. Je n'ai pas même voulu
 qu'il sçût que j'en fusse informé.
 J'ai cru que , sans donner l'allar-
 me , je remédierois à tout ; &
 qu'en lui faisant épouser une per-
 sonne aussi aimable que mademoi-
 selle votre fille , la comédienne se-
 roit bientôt oubliée.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! ... hé , mais je pour-
 rois bien avoir trop précipité mon
 jugement.

LE BARON.

En effet , madame , vous vous
 êtes bien pressée de rompre. La
 chose plus approfondie ne méri-
 toit pas d'en venir là ; & je me re-
 pens de ne m'en être pas d'abord
 expliqué avec vous.

216 LA MODE,

LA COMTESSE.

Il est vrai que, si j'avois été mieux informée, l'affaire auroit pu prendre un autre tour.

LE BARON.

Eh, madame ! n'est-il pas temps encore ? Oubliez les égaremens de mon fils ; il n'y persistera pas : daignez les lui pardonner.

LA COMTESSE.

Ah ! je ne trouve pas sa faute impardonnable.

LE BARON.

Cette indulgence est digne d'admiration. Mais, madame, achevez : laissez vous fléchir, Rendez-lui cette charmante fille qui lui avoit été si solennellement promise.

LA COMTESSE.

Véritablement ceci change de face.

LE

COMÉDIE. 217

LE CHEVALIER.

Oh ! oh ! je ne m'y attendois pas.

LA COMTESSE, *bas*.

Il y a plus d'étoffe que je ne croyois : Acaste me l'a bien dit ; nous en ferons quelque chose . . .
(*au baron*) Je sens , monsieur , que mes répugnances s'évanouissent ; & nous pourrons bien renouer l'affaire.

LE BARON.

Si vous êtes favorablement disposée , madame , pourquoi différer ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas dès ce soir ? . . .
(*bas*) Profitons du moment qui pourroit bien nous échapper.

LE BARON.

C'est bien dit. Je vais faire avertir le notaire.

Tome III.

K

LA COMTESSE.

A la bonne heure, on n'en entendra plus parler. Il faut pourtant que j'en dise un mot à ma fille, après que j'aurai vu ce que pense Acaste de mon meuble.

LE BARON.

Quel bonheur inespéré ! que de graces à vous rendre, madame ! ...

LA COMTESSE.

C'est assez, monsieur le baron ; je vous tiendrai parole. Allez tout disposer.

Fin du second acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

MADEMOISELLE , ce mariage que j'avois rompu , je juge à propos de le renouer. Je ne doute point que je ne vous trouve disposée à suivre mes volontés.

JULIE.

Madame , je les respecte , sans en connoître les motifs ; & quelques différentes qu'elles puissent être , vous m'y verrez toujours également soumise.

LA COMTESSE.

Ah ! voilà des phrases. Cela est

fort bien écrit ; mais ce n'est pas comme cela que l'on parle. Je vous dirai , moi , tout simplement , que je n'ai pas voulu vous donner à un homme qui m'a paru si peu propre pour le monde , qu'on n'auroit sçu qu'en faire : mais je commence à croire qu'il pourra se former. Je suis guérie encore d'une inquiétude qui n'étoit pas la moins forte. La plupart des gens de province ont des idées gothiques : ils veulent être attachés à leurs femmes ; & c'est tout ce qu'il y a de disgracieux : outre la platitute , des importunités sans nombre. Mais celui - ci commence à ne me pas déplaire : on vient de me parler d'engagemens qui ont assez bon air.

JULIE.

Qu'entens-je ?

LA COMTESSE.

Je crois que c'étoit dans le des-

COMÉDIE. 221

sein de les rompre, que son pere a voulu le marier. Le bonhomme, imbu des maximes provinciales, croit l'invention sûre : nous sçavons à quoi nous en tenir.

JULIE.

Mais , madame , permettez-moi de vous représenter qu'il me feroit bien désagréable d'épouser un homme malgré lui, & de vivre avec quelqu'un qui peut-être ne me pourroit souffrir.

LA COMTESSE.

En vérité, vous êtes bien peu faite pour votre âge ! Ne sçavez-vous pas qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins ?

JULIE.

Non , madame ; je ne sçaurai jamais cela. Si j'épouse quelqu'un, je compte de vivre, & de bien vivre avec lui.

K iij

LA COMTESSE.

Eh ! qui vous propose d'y vivre mal ? Est-ce que je prétends, quand vous vous trouverez avec votre mari, que vous n'ayez pas pour lui la politesse due à tout le monde ? Je pense au contraire qu'il n'y a personne avec qui l'on doive avoir des manières plus honnêtes & moins familières.

JULIE.

Le monde, tel que je le vois, tel que vous me le montrez, madame, je sens que je n'y suis pas propre. Et loin de songer à me marier, le mieux qu'on puisse faire de moi, c'est de me mettre dans un couvent : je le désire, je vous le demande. Ayez la bonté, madame, de m'accorder cette grace.

LA COMTESSE.

Voilà la plus haute extravagance dont on ait jamais oui parler.

COMÉDIE. 223

Vous croyez bien que je n'adhérerai pas à vos visions. C'est à moi de faire ce que je veux. Le notaire, les parens vont venir pour la signature du contrat : allez vous disposer à obéir de bonne grace, & raccommodez votre coëffure qui est pis que jamais. Je vais, en attendant, finir des affaires pressantes, traversées par mille incidens survenus mal à propos.

SCENE II.

JULIE, *seule.*

J'AI bien un soin plus important que celui d'arranger ma coëffure. Il faut que je parle à mon oncle ; il est sorti... je vais l'attendre ici... Mais s'il ne revient pas, que ferai-je ? le temps me presse. Eh

Kiv

bien ! je parlerai à ma mere : je me sens le courage de lui dire avec fermeté que je n'épouserai point Ornac . . . Il ne m'aimoit donc pas ! . . . Mais pourquoi ai-je cru qu'il m'aimoit ? . . . Il ne m'a jamais parlé qu'avec un air embarrassé. Ce que j'ai pris pour de l'amour , n'étoit que de la contrainte . . . Je vois qu'il n'a pas voulu me tromper . . . N'importe ; je me suis trompée , moi : c'est ce que je ne lui pardonne pas. Le voici : je veux l'éviter . . . Mais non : s'il me secondoit, je n'aurois point à résister à ma mere ; & c'est une terrible entreprise.



SCENE III.

JULIE, ORNAC.

ORNAC.

BELLE Julie, vous me voyez au comble du bonheur : tout est enfin d'accord ; il ne me manque plus que votre aveu dont je me suis flatté. Voilà le premier moment où j'ai pu vous le demander sans témoins... Quels regards sombres ! Vous ne me dites rien ? Me suis-je trompé , quand j'ai cru que vous m'accorderiez votre main sans répugnance ?

JULIE.

Oui, monsieur.

ORNAC.

Ah ! voilà le coup le plus affreux & le moins attendu !

K v

JULIE.

Je ne puis faire votre bonheur ; vous ne feriez pas le mien. Rompons des nœuds mal assortis. Et s'il y a quelque chose de vrai dans les protestations que vous m'avez faites , épargnez-moi les reproches de ma famille , en prenant sur vous la rupture de cet engagement.

ORNAC.

Cruelle Julie ! je vous délivrerai de moi par un moyen plus sûr , & moins indigne que celui de trahir mes sentimens.

JULIE.

Pourquoi feindre ce desespoir que vous n'avez pas ? & vous plaindre quand je vous sers ? Plus de franchise vous conserveroit mon estime. A quoi bon vouloir encore m'en imposer par de vains discours ?

ORNAC.

Que voulez-vous dire, Julie ?
 Chaque parole que vous prononcez me jette dans un nouvel étonnement. Je vous trompe ! je veux vous en imposer ! vous me servez en vous séparant de moi ! Quel abîme d'obscurités !... Expliquez-vous, que je sçache du moins d'où naît mon malheur.

JULIE.

Vous n'ignorez pas vos anciens engagemens : foyez-y fidele ; & ne songez plus à en former de nouveaux.

ORNAC.

Moi ! des engagemens ! Eh ! qui a pu vous dire une pareille imposture ?

JULIE.

Je le sçais ; ne vous obstinez pas à vouloir me tromper.

*SCENE IV.**JULIE, ORNAC, ACASTE.**ACASTE.*

JE vous trouve ensemble ; j'en suis ravi. Je trouble sans doute un doux entretien : mais vous aurez tout le loisir de l'achever , & il faut que je prenne part à la joie de mon cher Ornac... Qu'est-ce donc que ceci ? Vous avez déjà l'air de gens mariés !

ORNAC.

Nous en sommes bien loin. Julie m'abhorre ; elle vient de me le dire.

ACASTE.

Elle auroit bien fait de vous donner cet avis un peu plutôt ; on ne se seroit pas tant tourmenté pour

COMÉDIE. 229

renouer votre mariage. Mais, mademoiselle, oserois-je vous demander pourquoi un homme aimable, qui vous aime passionnément, vous déplaît ?

JULIE.

Qui m'aime passionnément !

ORNAC.

Si j'avois simplement le malheur de lui déplaire, je m'en affligerois sans m'en plaindre : mais, qu'elle m'accuse de la tromper, d'avoir d'autres attachemens !

ACASTE.

Ne t'affliges plus, mon enfant : ton affaire va mieux que tu ne crois.



SCENE V.

JULIE, ORNAC, ACASTE,
LE CHEVALIER.

ACASTE.

MONSIEUR le chevalier , nos amans font déjà brouillés ; venez leur apporter la paix. Julie ne veut plus d'Ornac : lui se désespere. Elle prétend qu'il en aime une autre : il ne sçait ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Nous n'avons pas le loisir de nous amuser à tous ces enfantillages. Qu'ils gardent leurs tracasseries pour leur ménage. Il faut commencer par l'établir. Tout cela s'éclaircira. Le pere d'Ornac nous a parlé d'une petite aventure de son fils : ce sont des échappées de

COMÉDIE. 231

jeunesse , dont il ne faut pas trop se formaliser.

ORNAC.

Ah ! je respire. Voilà donc mon crime ? Ah , Julie ! l'avez-vous pu croire ? Acaste.... Mais , parlez donc ; c'est à vous de me justifier , puisque vous êtes l'unique cause de l'odieux soupçon qui a pensé me perdre.

ACASTE.

Cette petite peccadille ne lui appartient seulement pas : c'est un de mes méfaits. J'avois trouvé pendant la campagne une comédienne à mon gré ; & de graves raisons m'obligeoient d'en faire mystere. Je la mis sur le compte de mon ami Ornac : l'honneur lui en est demeuré. Voilà le mot de l'énigme. C'est un garçon sage comme une image , que l'on a très-injustement accusé d'avoir une maîtresse.

ORNAC.

Après cet éclaircissement, belle Julie, ai-je encore à craindre vos refus ?

JULIE.

Si vous vous engagez sans contrainte, j'obéirai sans peine.

LE CHEVALIER.

Vous direz le reste une autre fois. Allez, ma nièce, voir si je puis parler à votre mere. Je ne veux pas donner dans ses étoffes. Ne lui dites rien de l'incident qui vient de s'éclaircir. Nous l'en régalerons quand le mariage sera fait. Vous, Ornac, allez presser votre pere de venir, afin que nous puissions finir ce soir... (*à Julie*) Encore un mot, ma nièce...

(*il lui parle bas.*)ACASTE *à Ornac qui s'en va.*

Ecoute un moment : Te voilà hors d'intrigue ; & moi dans le plus

étrange embarras. La marquise s'est engouée d'une maudite tabatière : cela l'a fait appercevoir qu'elle n'avoit ni argent ni pierrieres à mettre en gage pour la payer. Elle a parlé à mon intendant, & veut r'avoir le tout : je n'ai rien dans ce moment-ci à lui offrir que ma personne. J'ai envie de l'épouser, pour ne la pas payer; je lui donnerai un aussi gros douaire qu'elle voudra. Voilà tout ce que je puis faire pour la contenter; qu'en penfes-tu?

ORNAC.

Ce n'est pas sérieusement que vous avez imaginé cet expédient?

ACASTE.

Si sérieusement que je vais, de ce pas, le lui proposer.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

AH, mon frere! que me voulez-vous dans l'état où je suis?

LE CHEVALIER.

Quoi donc, ma sœur! qu'est-il arrivé?

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il y a de plus affreux. Ah! je me meurs.

Dites donc, ~~LE CHEVALIER~~ ma sœur: vous me faites trembler.

LA COMTESSE.

Je suis..... si faisie,..... qu'il m'est impossible de parler!.....
(elle se jette dans un fauteuil, faisant des cris & des pleurs.) Ah! ah!
ah! perdre en un moment ce que

COMÉDIE. 235

j'avois de plus cher au monde!

LE CHEVALIER, *bas.*

Que veut-elle dire? Son fils auroit-il été tué?

LA COMTESSE *continue.*

Ce qui faisoit toute la douceur de ma vie! Ah! je ne survivrai pas à une si effroyable perte.

LE CHEVALIER.

Mais parlez donc? Quel accident!...

LA COMTESSE.

La jambe cassée! Il est impossible qu'il en revienne; & s'il en réchappe, il sera estropié pour le reste de ses jours. Que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Mais, ma sœur, comment cela peut-il être? J'ai vu du monde, on ne parloit de rien.

LA COMTESSE.

Je crois bien que cette cruelle aventure n'est pas encore répar-

236 LA MODE,

due : elle le fera bien-tôt ; & je
ferai plainte.

LE CHEVALIER.

Il est certain qu'il ne s'est rien
passé ces jours-ci : c'est donc qu'il
s'est battu ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que je n'ai pu éclair-
cir.

LE CHEVALIER.

Mais par qui vous est venue
cette nouvelle ? Le valet de cham-
bre de votre fils a-t-il écrit ?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire , mon
frere ? Qu'a de commun mon fils ,
son valet de chambre , avec le dé-
sastre qui m'arrive ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! ce n'est pas votre fils qui
est blessé ? il ne lui est rien arri-
vé ?

COMÉDIE. 237

LA COMTESSE.

Je ne sçais rien de mon fils , pas même où il est.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon , ma sœur. J'ai cru , dans le désespoir où je vous ai vue , que votre fils étoit blessé à mort.

LA COMTESSE.

Je serois assurément fort fâchée de le perdre ; mais on s'attend aux accidens qui arrivent à la guerre. Ils ne surprennent & ne confondent pas , comme ce qui vient de m'arriver.

LE CHEVALIER.

Je n'y comprends plus rien ; mais dites-moi donc ce que c'est.

LA COMTESSE.

Un moment de distraction a causé mon malheur. J'étois occupée avec des marchands & des tapisseries ; Zinzoli a trompé ma vi-

238 LA MODE;

gilance : il est descendu dans la cour. Ah ! ah ! ah ! on me l'a rapporté ne pouvant plus se traîner , faisant des cris qui m'ont percé le cœur , & dont les plus barbares auroient été attendris.

LE CHEVALIER.

Oh ! ma sœur , puisqu'il ne s'agit que d'un chien , écoutez ce que j'ai à vous dire sur le mariage de votre fille.

LA COMTESSE.

Ah ! vraiment je suis bien en état de songer à des nûces ?

LE CHEVALIER.

Voulez-vous , après avoir rompu ce mariage pour un repas mal servi , y renoncer de nouveau pour un chien estropié ?

LA COMTESSE.

Quelle cruauté de parler si durement de ce qui me pénètre de douleur ! Allez ; monsieur , prépa-

COMÉDIE. 239

rer des noces, ordonner des fêtes.
Faites tout ce qui vous plaira ,
pourvu que je n'en entende pas
parler , & qu'on me laisse en re-
pos ; c'est tout ce que je vous de-
mande.

LE CHEVALIER , *bas.*

Le sentiment habituel ici , c'est
l'étonnement. Voilà sa marquise ;
je suis d'avis de les laisser se dé-
plorer ensemble . . . Je vais cepen-
dant voir s'il y aura moyen de
finir.



SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

AH, comtesse ! qu'est-il donc arrivé depuis un moment que je vous ai quittée ? Tout est consterné dans votre maison. J'ai demandé de quoi il s'agissoit, personne n'a voulu me répondre : mais vos pleurs augmentent le trouble où je suis.

LA COMTESSE.

Ah ! ma chere marquise , j'ai tout perdu....

LA MARQUISE.

Quoi ! Florimont ! Lui seroit-il arrivé quelqu'accident.

LA

COMÉDIE. 241

LA COMTESSE.

La perte ne feroit pas si irréparable.

LA MARQUISE.

C'est ce qui me semble... C'est donc quelque malheur arrivé à Zinzoli?

LA COMTESSE.

Hélas ! oui, marquise. Ce pauvre Zinzoli, que j'aime uniquement, est prêt d'expirer. Je n'ai pu soutenir la vue d'un si affreux spectacle ; & je reste ici sans oser m'informer de l'état où il est.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas surprise de vous voir si affligée. C'est la plus jolie bête que j'aie jamais vue.

LA COMTESSE.

Ho ! ce n'est rien que ses agréments : son attachement n'a pas d'exemple. Il ne connoît que moi ; il ne vit que pour moi ; ne peut

Tome III.

L

242 LA MODE,

souffrir que personne m'approche : il dévore ceux qui s'y hasardent, à moins que je ne l'aie accoutumé à leur faire grace.

LA MARQUISE.

Vos regrets sont bien justes, & me rappellent le souvenir de ma pauvre Florine. Il n'y a jamais eu d'affliction pareille à la mienne : je voulois mourir. Je fus huit jours sans boire ni manger : ma douleur me rendit célèbre, & immortalisa l'objet de mes regrets. Plusieurs poètes chanterent ma Florine & sa tendre maîtresse, dont le cœur parut digne de faire le bonheur d'une autre espece. Il est vrai, ma chere comtesse, que ces occasions-là sont bien propres à faire connoître de quoi nous sommes capables pour ce qui mérite de nous plaire.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE;
DUBOIS.

LA COMTESSE.

AH ! que vient-on m'apprendre ? S'il est mort, ne me le dites pas.

DUBOIS.

Non, madame. Tout va bien. Lionnois & l'autre médecin assurent que sa patte est seulement démise : il n'y a point de fracture ; & bientôt il n'y paroîtra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! quel bonheur ! je vais vite le voir.

Je crois que madame feroit mieux d'attendre que l'opération fût faite ; cela pourroit trop l'é-mouvoir.

LA COMTESSE.

Il a raison. Allez , Dubois : vous m'avertirez de tout ce qui se passera.

(Dubois sort.)

LA MARQUISE.

Je suis transportée de joie de cet heureux événement. Puisque tout va bien, voyez donc ma boîte, s'il y a rien d'égal.

LA COMTESSE.

Elle est charmante ; & vous êtes trop heureuse d'avoir une chose unique.

LA MARQUISE.

Le bon de l'affaire, c'est que

j'ai attrappé mon Hébert le plus adroitement du monde , & que ma boëte ne me coûte rien , mais exactement rien. J'ai retrouvé , comme par hazard , de vieilles patraques de l'année passée (que vous ne voudriez pas regarder) : il les a prises bénévolement , m'a livré ma tabatiere , & ne m'a pas demandé un écu. Moi , je n'ai pas été moins contente d'être défaite de ces vilaines antiquailles , que d'avoir ma jolie boëte. Je l'aurois manquée sans cet heureux expédient ; car je n'ai trouvé d'ailleurs nulle ressource. Ce sont des procédés étonnans : des gens pour qui l'on n'a rien ménagé , qui vous laissent dans l'embarras. Oh ! je veux finir tout cela. Mais j'ai bien autre chose à vous dire. Il n'y a rien de si surprenant , de plus inattendu. Acaste , que j'ai

246 LA MODE;

rencontré en revenant ici, m'a proposé subitement de l'épouser. Ne trouvez-vous pas cela trop plaisant ? Lui ! moi ! C'est la plus bouffonne chose qui ait jamais été imaginée.

LA COMTESSE.

Que lui avez-vous répondu ?

LA MARQUISE.

Rien : mais je crois que mon étonnement aura fait ma réponse. Quand il a vu que je ne répondois pas, il s'est mis à chanter ; & nous nous sommes séparés.

LA COMTESSE.

Ceci est rare, & mérite pourtant réflexion.

LA MARQUISE.

Vous sçavez ce que je pense pour lui, & mes projets pour ce qui le regarde.

COMÉDIE. 247

LA COMTESSE.

Eh , oui ! je sçais tout cela.
C'est ce qui me rend attentive au
parti que vous avez à prendre.

LA MARQUISE.

Que trouvez-vous à délibérer ?
C'est un homme dont je veux plus
que jamais me défaire. Outre ses
bourasques qui me sont devenues
insupportables , j'ai toutes sortes
de sujets de me plaindre de lui.

LA COMTESSE.

Je n'hésite pas sur la nécessité
de vous en débarrasser : mais ,
je songe que vous souhaitez d'é-
viter le fracas ; & en effet , les
moyens les plus doux sont tou-
jours les meilleurs . . . & peut-
être ne feriez - vous pas mal de le
prendre au mot.

248 LA MODE,
LA MARQUISE.

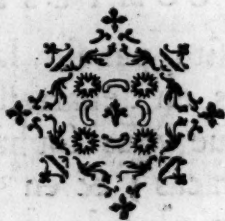
Comment donc ?

LA COMTESSE.

Oui : de l'épouser pour vous en
défaire.

LA MARQUISE *riant*.

Ah ! ah ! ah ! l'invention est ex-
cellente... Comtesse, je veux suivre
votre conseil, ne fut-ce que pour
la rareté du fait.



S C E N E I X.

LES MESMES ACTEURS,
ET UN NOTAIRE.

LA COMTESSE.

QUI est cet homme-là ? Ah ! je vois ce que c'est. Eh bien ! comment cela va-t'il ?

LE NOTAIRE.

Madame , la chose est en règle ; & je me suis attaché à rendre tout si clair & si précis , qu'il ne puisse y avoir ni équivoque , ni difficulté.

LA COMTESSE.

C'est apparemment une ordonnance que vous avez faite ?

Si je ne l'ai pas faite, je me pique au moins de l'entendre ; & de la fuivre mieux , peut-être , qu'aucun de mes confreres.

LA COMTESSE.

Mais , croyez-vous que , dans cette occasion , il soit nécessaire de lui donner quelque chose ?

LE NOTAIRE.

Vous ne lui donnez rien , madame ; elle a ses biens paternels ; & vous la mariez avec ses droits....

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas ce médecin que Lionnois doit avoir amené , pour consulter avec lui sur l'accident de Zinzoli ?

LE NOTAIRE.

Non , madame. Je suis notai-

COMÉDIE. 251

re ; & j'apporte le contrat de mariage de mademoiselle votre fille.

LA COMTESSE.

Ah ! dites donc. En vérité , marquise, cela devient fastidieux. N'entendre, pendant tout un jour, parler que de mariage, que de platitude !



SCENE X & DERNIERE.**TOUS LES ACTEURS.****A C A S T E.**

VOICI toute la compagnie que j'amene. Je vais voir si j'ai la main bonne pour les mariages : cela seroit assez plaissant. J'aurois cependant beau m'en défendre , il est démontré que j'ai beaucoup de part à celui-ci.

O R N A C.

J'espere qu'il vous mettra en réputation.

A C A S T E.

C'est-à-dire , qu'il me bardera de ridicule ; & que pendant un mois , peut - être , que dureront vos empressemens , il faudra que

COMÉDIE. 253

je me cache , pour n'être pas obligé d'en faire raison au public scandalisé. Mais , vous me réhabilitez , n'est-il pas vrai , belle Julie ? Voilà des yeux. . . .

LE CHEVALIER.

Il me paroît que nous ferions mieux de finir , & de signer tout de suite.

LE BARON.

Cela est vrai. Aussi-bien n'entens-je rien du tout à ce qui se dit aujourd'hui ; & il semble qu'on parle ici une autre langue que celle qu'on y parloit il y a quelques années. Allons , monsieur , donnez la plume à madame la comtesse.

LE NOTAIRE.

Il faut que les futurs conjoints signent les premiers.

Donnez, donnez. Au moins, belle Julie, vous êtes convaincue que je n'ai jamais aimé, & que je n'aimerai jamais que vous.

(Ornac & Julie signent.)

LE NOTAIRE.

C'est à présent à madame la comtesse . . . Mais, madame, à propos, le contrat n'a pas été relu aux parties; s'il vous restoit quelque difficulté sur ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je vais vous le lire.

LA COMTESSE.

Ah, Dieu! gardez-vous-en bien. Un contrat de mariage! Il y a de quoi en mourir. Je crois que j'aimerois mieux qu'il me ruinât, que d'être obligée de l'entendre.

COMÉDIE. 255

LE CHEVALIER.

Aussi n'est-il pas nécessaire :
nous l'avons lu attentivement ;
monsieur le baron & moi ; il est
fort bien.

LA COMTESSE.

Donnez que je signe... (*elle
signe.*) Enfin m'en voilà quitte....
(*le baron & le chevalier signent.*)

ACASTE *d la marquise.*

Madame la marquise a-t'elle fait
ses réflexions sur ce que j'ai eu
l'honneur de lui proposer ?

LA MARQUISE.

Oui, & j'accepte par des motifs
assez singuliers.

ACASTE.

Les miens ne le sont peut-être
pas moins.... (*au notaire*) N'au-
riez-vous pas sur vous quelque
contrat de mariage de hazard, &

tout dressé, pour mada me la marquise & pour moi, qui voulons nous unir ? Nous terminerions sur le champ.

LE NOTAIRE.

Non, monsieur : mais cela fera bien-tôt fait, si vous voulez ; & dans une heure au plus tard Mais il faut pourtant, outre les noms & surnoms des parties, que vous me donniez quelques éclaircissements.

ACASTE.

Prenez les noms sur une carte ; je vais vous les dicter. Un douaire de huit mille livres à madame, tout à ma disposition Le reste, comme il vous plaira.

LE NOTAIRE.

Madame la marquise est majeure, sans doute, & jouissante de ses droits ?

COMÉDIE. 257

LA COMTESSE.

Eh, si ! monsieur , à quoi cela sert-il ? Voilà un sot homme , mon frere , que vous avez choisi.

LE NOTAIRE.

Il n'y a pas un de mes confreres qui ne fît la même question. C'est une circonstance essentielle.

ACASTE.

Allez , allez... Majeure à tout hazard.

LA MARQUISE.

Il est sûr que voilà de ridicules formalités.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'on n'y tient pas.

LE NOTAIRE.

Dans un moment , je vous apporterai votre contrat.

ACASTE.

Apportez. Allons , ce mariage-

258 LA MODE,

ci fera peut-être un peu supporter l'autre : je me réjouis d'entendre ce qu'on en dira.

LE BARON.

Me permettez-vous , madame de vous régaler d'un concert ? J'ai fait avertir les meilleurs musiciens qu'on a pu trouver ; & après le souper , ils pourront jouer pour le bal.

LA COMTESSE.

Ah ! de grace , monsieur , ni danse , ni musique ; cela est d'un ennui , d'un bourgeois , d'une misere !

LE BARON.

De mon temps , les noces se célébroient avec magnificence ; & on ne négligeoit rien pour en augmenter la gaieté. C'est la circonstance de la vie où il semble le plus permis de se livrer à la joie :

COMÉDIE. 259

on partage celle des époux ; & les
parens , qui y envisagent l'espé-
rance d'une nouvelle postérité...

LA COMTESSE.

Ah, ciel ! de la postérité ! Al-
lons , M. le Baron , allons nous
mettre à table.

FIN.

COM. DIT.

on peut se croire en possession d'une
langue, qui n'est que le langage
d'une nouvelle nation...

LA CONTESSA.

Alors, M. le Baron, allons nous
marcher ensemble.

